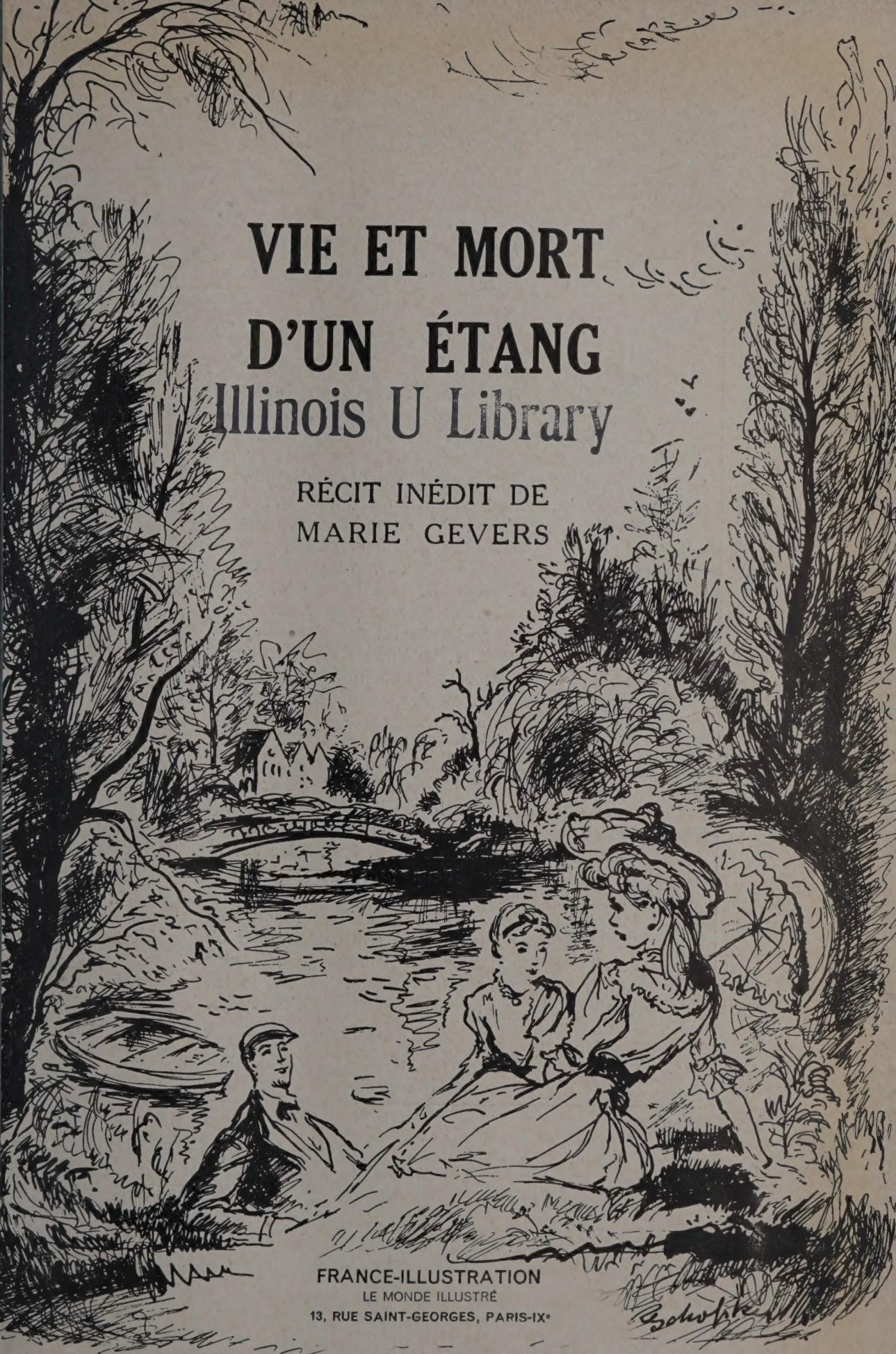
VIE ET MORT D'UN ÉTANG

Illinois U Library

RÉCIT INÉDIT DE
MARIE GEVERS



FRANCE-ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-IX[e]

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE
NUMÉRO 56
8 AVRIL 1950

MARIE GEVERS

C'EST en 1931 que fut publié en France le premier ouvrage de Marie Gevers, un écrivain belge jusqu'alors inconnu chez nous. Préfacé par Charles Vildrac, La Comtesse des digues paraissait, en effet, dans la Petite Illustration et, un peu plus tard, en librairie (Attinger, édit.). Ce premier roman était comme le couronnement d'une œuvre poétique déjà importante, que le grand Verhaeren, le premier, avait remarquée. Mais, tout en restant fidèle à la poésie, Marie Gevers devait désormais se consacrer davantage au roman. Madame Orpha fut couronné en 1934 par le prix Populiste. Le Voyage de Frère Jean, la Ligne de vie, Paix sur les champs... (Plon, édit.) devaient, au cours des années suivantes, témoigner du talent tendre et délicat de cette romancière flamande de langue française. Peu avant la guerre, elle était élue à l'Académie belge de langue et de littérature françaises. Comme notre Colette, à laquelle on l'apparente souvent, elle vit de plain-pied avec la nature, dont elle parle avec une rare justesse de ton. Aussi, les essais qu'elle écrit entre deux romans : Plaisir des Météores, l'Herbier légendaire, comptent-ils parmi les plus grands succès de la célèbre collection : les Livres de nature (Stock, édit.). Dans le récit inédit que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs on retrouvera réunies toutes les qualités de la romancière et de l'essayiste.

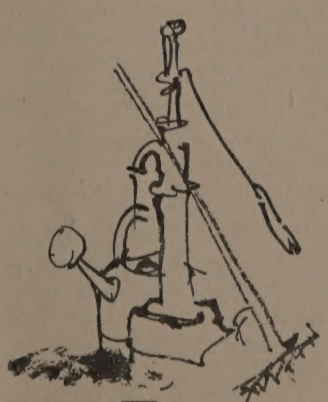
VIE ET MORT D'UN ÉTANG

Que c'est une chose charmante
De voir cet étang gracieux,
Où comme en un lit précieux
L'onde est toujours calme et dormante.

RACINE.

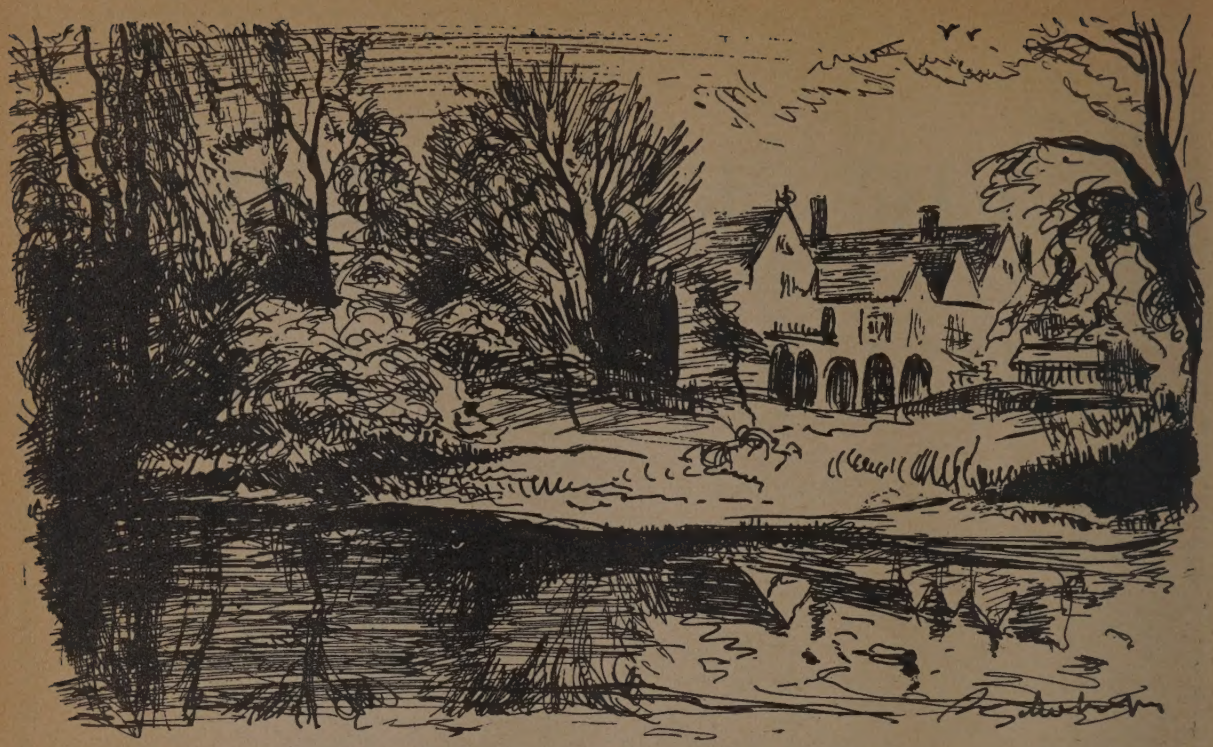
Récit inédit de

MARIE GEVERS



Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Marie GEVERS.

Supplément au N° 234 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».



CHAPITRE PREMIER

REGARDE, dit maman, cette pierre bleue au coin du pré des Van Aelst, tu vois ? Ce n'est pas une borne ! C'est pour indiquer qu'à cette place-là le sol se trouve à 4 mètres au-dessus du niveau de la mer.

— Comment le sait-on ?

— M. Suremont l'a dit. Il est conseiller provincial, il doit le savoir.

Une pierre d'un bleu gris comme la mer. On l'avait peut-être choisie à cause de cette couleur, et aussi parce qu'elle était finement ridée, comme une eau effleurée par le vent. Donc, si là-bas, à 80 kilomètres de chez nous, la mer montait de 4 mètres, la vague viendrait mourir à nos pieds. Peut-être aussi que du coup notre étang atteindrait son niveau le plus haut, que nous aimions tant... Seulement, la mer apporterait de l'eau salée, et le poisson périrait... Et si la mer montait de 5 mètres ? Nous habiterions l'étage, et pour les courses de ménage on prendrait la barque. Moi, qui savais bien manœuvrer la godille et nager, on m'enverrait chez le boulanger ; je crierais, sans quitter le bateau : « Madame Selens ! Deux pains blancs, et un bis ! » Mais, elle, comment ferait-elle ? Peut-être que le four serait inondé... Et si la mer montait de 6 mètres ? En ce cas, on s'en irait, voguant. Mais le jardin serait noyé, et l'étang lui-même, effacé, englobé par la grande eau. On aurait dû avoir soin de mener la barque hors de l'embarcadère. Sinon, en montant, l'eau la collerait à la toiture basse, qui la garantissait des averses, et elle chavirerait... En ce cas, on chargerait de victuailles et de provisions le radeau, que Gros-Louis, le jardinier, nommait *la Flotte*. On naviguerait jusqu'à Bruxelles, là où commencent les collines. Les nénuphars de l'étang ne résisteraient pas à l'eau salée... Quel dommage ! Donc il valait mieux se passer de la mer, ne se fier qu'à la pluie pour donner à l'étang l'eau tant désirée !

Arrivée chez la boulangère, maman dit :

— Deux pains blancs et un pain bis.

— Quel beau temps, madame De Vries, remarqua aimablement la boulangère ; vous en profitez pour vous promener avec votre petite demoiselle ?

— Quant à moi, dit ma mère, je déteste la sécheresse du vent d'est. Vous connaissez le proverbe, madame Selens ? « Ce vilain vent... a tué maint bel enfant... »

— Ah ! moi, j'aime quand même le soleil, repartit la boulangère ; si j'avais comme vous le loisir de me promener à ma guise, je ne demanderais pas la pluie, allez !

Ma mère détestait ce genre de remarque. Elle prétendait qu'avec six enfants et un ménage important, on a beau avoir deux servantes, il faut bien travailler si l'on veut que tout marche sans trop de gaspillages. Elle dit :

— Eh ! si le blé lève mal, les boulangers hausseront le prix du pain, ce n'est pas eux qui paieront les pots cassés.

Je savais bien que le prix du blé n'était qu'un prétexte dans le désir de pluie de ma mère. Comme nous tous, elle pensait à l'étang.

Le précédent dimanche encore, mon père avait expliqué la nécessité de la pluie à M. Duruy, un visiteur venu de Bruxelles.

— Monsieur De Vries, dit l'étranger, j'admire votre propriété. Mais ces murs trempant dans les douves ne rendent-ils pas votre habitation fort humide ? C'est joli cette maison blanche à trois pignons mirée dans l'eau claire... Mais d'où vient toute cette eau ? Un ruisseau vous l'amène-t-il ?

— Non, dit mon père. C'est un petit bassin naturel. La nappe atteint le niveau de l'eau dans le sol. Si elle paraît affleurer, c'est à cause de la légère dépression de terrain où elle s'est formée. Primitivement, il devait y avoir ici un marécage, une mare peut-être. Les fossés existent depuis longtemps. Voici quinze ans, je les ai fait aménager, nettoyer, approfondir. Voyez la pièce d'eau ! Un travail bien raisonné. J'avais depuis longtemps noté tous les endroits de mon jardin où des flaques traînaient après la pluie. J'y ai fait disposer de petites fosses destinées à recueillir toute cette eau. Un tuyautage la conduit à l'étang. Rien ne se perd. L'eau des toitures aussi va à l'étang, par les gouttières. Néanmoins, si un été sec succède à un hiver sans neiges, le niveau de l'eau baisse considérablement. Nous nous réjouissons quand il tonne, à cause des averses d'orages.

— Mais quand l'eau monte trop, ne pénètre-t-elle pas dans votre cave ?

— Ah ! si, monsieur Duruy ; mais, alors, nous permettons l'écoulement du trop-plein, par un ruisseau de décharge, au fond du jardin. Cet excédent d'eau rejoint la Beeck, et, de fossé en fossé, finit par se jeter dans l'Escaut.

— Ainsi, conclut M. Duruy, votre étang forme la source d'un affluent de votre grand fleuve flamand ?

— Un tout petit affluent, dit mon père d'un ton modeste.

— Est-ce vrai, père ? lui demandai-je, le soir.

— C'est vrai, puisque tout ce qui coule ici finit par aboutir à l'Escaut... Si tu veux, la prochaine fois que l'étang s'écoulera nous suivrons le ruisseau jusqu'à l'Escaut... Une longue promenade. Quatre heures de marche, en suivant toujours la Gaute.

Nous nommions le ruisseau de décharge : « la Gaute ».

Ce printemps-là, il s'en fallait bien de 50 centimètres que la Gaute ne coulât. Le ciel restait désespérément serein. Un de ces mois de mars où l'est sème des aigrettes de clarté sur les arbres. L'étang, encore habitué au froid de l'hiver, semblait trouver le vent bien agréable. Il lui répondait par de fines vaguelettes courant parallèlement à la maison. Je les voyais passer sous mes fenêtres, se poursuivant comme des volées d'oiseaux. Elles avaient la forme d'ailes ouvertes, et les plus grandes portaient une petite frange blanche comme en ont les éperviers. Ainsi, mentant à la brise, l'étang avait un aspect de courant rapide, alors qu'en réalité on ne pouvait concevoir une eau plus dormante. Le courant de vent s'engageait sous le pont et s'éparpillait ensuite à la surface de la pièce d'eau élargie.

Mon père consultait chaque soir son baromètre : « Rien à faire. Beau fixe. »

Et l'on soupirait.

— Moi, disait la sœur de mon père, son aînée de beaucoup, que nous nommions tante Mimie, moi, je pense que la lune fera basculer le temps.

Cette supposition vexait ma mère :

— Depuis plus de cent années que l'on note le temps à l'Observatoire, dit-elle, jamais on n'a trouvé de coïncidence régulière entre les changements de temps et les phases de la lune.

— Vous direz ce que vous voudrez, Camille, votre logique et vos raisonnements ne me feront pas changer d'idée. Le vent souffle où il veut, et la lune est reconnue depuis toujours comme modifiant le temps à sa guise. Si son influence s'exerce en sens variés, elle n'en est pas moins certaine.

Enfin, un soir que j'étais au lit maman me dit tendrement, et sachant combien elle me ferait plaisir :

— Papa te fait dire que le baromètre baisse.

— Ah ! Et le vent ?

Elle secoua la tête :

— Pas encore, mais peut-être tournera-t-il cette nuit ?

— Alors, dis, maman, ne ferme pas ma fenêtre !

J'aurais voulu dormir toujours fenêtre ouverte, mais dès le début de l'hiver, aussitôt que le vent du nord ou du nord-est s'engouffrait soit de front, soit obliquement dans ma chambre, maman survenait et fermait la fenêtre.

— Mais, maman, je n'ai pas froid !

— Si tu te découvres la nuit en te retournant dans ton sommeil, tu prendras du mal. Tu dors comme une souche. Et puis, qu'est-ce que cela peut bien te faire de fermer la fenêtre ?

— Mais, je n'entends pas le vent et, s'il pleut, je ne le saurai même pas... Et puis j'étouffe, fenêtre fermée.

Alors, ma mère appelait à son secours ce que tante Mimie nommait sa logique implacable :

— A quoi servirait une fenêtre, disait-elle, si ce n'est à la fermer en hiver ? Sinon, il suffirait d'un trou dans le mur, alors qu'on y met toute une fenêtre compliquée.

Une fenêtre compliquée ? Oui, en effet : un vantail, des battants, des gonds, une croisée, des vitres, l'espagnolette ! Je me résignais. Le vent se fâchait devant cette barrière. Il la secouait, lançait des feuilles mortes puis, fatigué, se laissait subitement tomber dans l'étang. Alors survenait la gelée. La vitre se dorait à l'aube tardive. Le

soleil levant s'y glissait obliquement, s'y frottait, s'y éparpillait parmi une floraison de fougères et d'algues de glace. Se lever, y souffler une haleine tiède entre les mains jointes, créer ainsi une clairière dans cette minuscule forêt boréale et voir l'hiver installé au jardin et vainqueur de l'étang ! Malgré la fenêtre fermée, il avait gelé dans la chambre, car un mince cristal couvrait l'eau de la cuvette.

— Tu vois, maman ! Le froid enfermé dans une chambre est bien plus ennuyeux que le froid libre.

Le soir, la discussion reprenait :

— Presque pas de vent, maman, ne ferme pas.

— Pas de vent ? Non, mais il gèle ; 5 degrés en dessous, et plus ; et le baromètre monte toujours ! Il faudrait de la neige pour adoucir. Je déteste le vent d'est.

— Maman, tu disais hier que si ce n'était pour fermer, on n'aurait besoin que d'un trou dans le mur. Eh bien ! donc, si ce n'est pour pouvoir ouvrir, pourquoi placer l'espagnolette et les gonds ?

Tante Mimie avait raison, une logique implacable...

— Voilà, précisément, la preuve de ce que j'avance. Les gonds, l'espagnolette et le reste, c'est pour fermer, quand il fait froid, et rouvrir dès que la température s'adoucit.

A bout d'arguments, il fallait me résigner et interdire l'entrée de ma chambre aux nuits de gelée ou de vent d'est. Une consolation me venait de la forêt de fougères. Aux heures de midi elle se fanait sur les vitres, mais pour se reconstituer la nuit, toujours plus belle.

Jusqu'en mars, maman fermait impitoyablement la fenêtre au vent d'est.

— Mais, maman, il ne gèle plus !

— Bien pire... On s'imagine qu'il fait beau, on tourne le coin de la maison, et l'on reçoit à la face un seau de vent glacé. Ta fenêtre prend le vent de biais et l'envoie droit sur ton lit !

— Entr'ouvre l'autre battant !

— Alors, il t'atteint par ricochet.

« Quand je serai grande, me disais-je rageusement, ma fenêtre restera ouverte, même s'il tonne, même s'il neige, même si... Maman finirait par la fermer même à la pluie tranquille. »

Mais je lui pardonnais toute sa logique des fenêtres quand elle me disait doucement en m'embrassant : « Le baromètre baisse. »

— Il baisse pour de bon ! déclara mon père le lendemain à la table du déjeuner.

Il suffisait de regarder le ciel pour le savoir. Le vent, ayant sauté de l'est à l'ouest, s'était endormi, fatigué de son bond dans l'espace. Une moiteur grise et mauve envahissait l'air. Déjà, cette nuée distillait des gouttelettes, et ma dernière tartine n'était pas finie que l'ondée mouillait les vitres d'une manière égale et pure, qui présageait une longue présence de la pluie.

— Jusqu'à demain au lever du soleil, prédit mon père. Ah ! elle est la bienvenue !

— Où en est la lune ? dit tante Mimie.

— Premier quartier.

— Vous voyez, Camille !

Avant que ma mère eût répondu vertement en citant l'Observatoire, j'avais mis un caban et chaussé des sabots.

Gros-Louis, vêtu d'un ciré, circulait déjà, la pelle à la main, et visitait chacune des fosses grillées par où la pluie était conduite à l'étang. Il ne fallait pas les laisser s'engorger de terre ou de brindilles après cette longue sécheresse. L'eau s'y précipitait déjà en murmurant. Je me glissai sur les rives, dans l'herbe encore courte, et parmi les aunes encore nus. Les tuyaux dégorgeaient leur eau en joyeuses cascatelles. Des ruisselets glissaient aussi le long des écorces des arbres penchés, et la pluie s'évertuait à fluer et à s'égoutter dans l'étang, partout où les branches surplombaient l'eau. Un vaste frémissement de déglutition brouillait le miroir de l'étang. « L'étang boit... comme il avait soif », pensais-je. Je me rendis ensuite à l'embarcadère, où quelques planches, fixées à des poteaux, permettaient d'entrer en barque. Penchée, je mesurai le niveau du travers de la main. Il s'en fallait d'environ 50 centimètres... Quand l'eau toucherait les planches, la Gaute coulerait.

Mes frères rentrèrent, qui de l'école, qui de l'Université :

— Eh bien, est-ce qu'*il* monte ?

— On distingue mal, à cause du clapotis, disait mon père. Nous verrons demain, j'escompte une montée de 5 à 10 centimètres.

La nuit tomba dans une ondée toujours pareille et toujours renouvelée. Maman riait en me disant bonsoir :

— Cette fois ta fenêtre restera ouverte, puisque c'est la Pluie Tranquille.

S'ENDORMIR par la pluie tranquille un soir où naît le printemps, c'est déjà une bien belle fête. Mais que, pendant toute l'enfance, la fenêtre, au large ouverte, donne sur une eau paisible, qu'il y ait des arbres proches et que nul réverbère ne trouble l'alliance nocturne de la pluie et du monde végétal, ce sera là un grand privilège, dont la sensibilité, pour toujours, restera imprégnée.

La pluie tranquille n'oubliait pas un brin d'herbe jauni par l'hiver, pas un rameau blessé par le nord, pas un des lichens altérés collés aux troncs des vieux arbres. Ni une tuile des toitures ni une pierre des chaussées. Elle baignait, abreuvait, lavait toute chose avec une adorable vertu de patience. Elle pénétrait même dans la cheminée, et, profitant de ce que le poêle n'était pas allumé, elle s'installait à la place même destinée aux flammes et faisait un pacte avec la rouille.

De la fenêtre, et sans avoir besoin d'entrer, puisqu'elle descendait tout droit, et, sans l'aide du vent, elle envoyait son haleine tiède dans ma chambre, formant des clairières de parfum dans quelque mystérieuse fougère d'obscurité. Les ténèbres elles-mêmes, tout autour de moi, se désaltéraient.

Je pourrais énumérer les chansons de la pluie tranquille tout autour des saisons. Je l'ai si bien connue, et tant aimée ! Celle des nuits feuillues de l'été, ou des soirs défeuillants d'octobre, celle

des nuits nues du Verseau, et celle qui est victorieuse des plus fortes gelées. Je me souviens ici d'une nuit de mars où vibrait une germination inquiète comme une note toujours répétée, où la première tiédeur descendait du ciel vers l'étang.

La voix personnelle de la pluie venait des gouttières, et je devinais qu'elle se reposait au bord des toits, vêtue de voiles gris couleur de tourterelle.

Si je ne pouvais pas la voir, cette tranquille pluie de la nuit de printemps, puisqu'elle se cachait dans les ténèbres, je savais bien où elle habitait quand elle n'occupait pas les espaces du ciel.

Aujourd'hui encore j'aperçois souvent sa demeure, et tous ceux qui se rendent à Anvers par la chaussée de Malines peuvent la voir. Depuis mon enfance, je ne manque jamais de regarder ses fenêtres avec amitié. En face de l'église de Berchem, à droite, en allant vers la ville, regardez, c'est écrit en grandes lettres noires : « *De stille regen* » (La pluie tranquille). Parfois, la fenêtre est entrebâillée, parfois elle est ouverte, comme la mienne, quand la pluie vient de s'envoler. Mais quand il gèle, la fenêtre est toujours fermée. Sans doute la pluie craint-elle que sa robe ne se roidisse de glace, que ses voiles ne se réduisent en givre ou en neige... Ou peut-être, comme jadis chez moi, lui ferme-t-on d'autorité sa fenêtre. Comment dort-elle ? Dans un lit de jeune fille, mais tout en soie couleur de tourterelle ? Comment est son lavabo ? Mais la pluie se lave-t-elle, elle, la mouillée, la ruisselante, la pure ? Autant de questions sans réponses. Sans doute, la patronne de l'estaminet d'en bas, à l'enseigne de « La Pluie Tranquille », ne voudra-t-elle pas me répondre si j'entre et si je lui dis :

— Veuillez m'annoncer à la Pluie Tranquille, je voudrais la voir, elle que j'aime depuis l'enfance.

Ma mère n'est plus depuis bien des années. L'étang est mort. Or, il faut bien que j'en convienne, la force de l'éducation est telle qu'aujourd'hui, où, certes, plus personne ne viendra, d'autorité, fermer ma fenêtre, je la ferme encore au vent d'est et je l'ouvre toujours au large quand la pluie tranquille palpite comme une tourterelle dans la nuit de printemps.

CHAPITRE DEUXIÈME

Lequel des portraits d'un être disparu fixe le mieux, fixe définitivement ses traits ? Pour Rubens, par exemple, est-ce le moment brillant dans un jardin, vainqueur, à côté d'une jeune femme parée ? Est-ce le visage génial et lassé du déclin de la vie ?

Et pour ma tante Mimie, qui croyait à la Lune et au Vent, et, par là même, ressemblait à notre étang, laquelle choisir parmi les petites images de l'album de famille ? Celle qui la montre vêtue pour une fête, droite et mince dans une vaste crinoline — une soie de Lyon, d'un jaune abricot, me disait-elle — ou bien celle qui la montre dans le jardin de mon enfance, si vieille déjà que c'est sa suprême image ? Faut-il, pour le portrait de l'étang, chercher dans ma mémoire un triomphant matin d'été, jaune abricot, arrondi d'arbres feuillus, au moment où tous les oiseaux sont en fête ? Ou bien faut-il restituer l'image du dernier été où le soleil put se mirer aux regards de l'eau, avant qu'il fermât pour toujours ses yeux limpides ? Choisir. De choix en choix, les mois s'effeuillent ; de saison en saison l'étang même a fini par perdre la vie.

Si la couleur et le parfum de l'étang changeaient sans cesse, la ligne claire qu'il traçait parmi la végétation environnante fut inaltérable ; elle n'a pas changé jusqu'à sa mort. Elle ne dépendait pas du temps qu'il faisait. Lui, si docile au vol des mois, gardait fermement le même dessin.

— Vu de ballon, disait M. Suremont à mon père, votre hectare d'eau s'inscrirait dans la forme d'un huit.

Nous n'avions pas besoin de nous élever dans les airs pour le savoir. Ce huit liquide, gorgé de lumière le jour, criblé d'astres la nuit, délimitait deux îles. La place où les lignes d'eau se croisaient pour former le chiffre débordait à droite et à gauche, s'élargissant en deux étendues que nous nommions la Cuvette et le Pacifique. A la place où la boucle d'un huit se ferme s'amorçait la Gaute, d'abord aussi large qu'un fossé, puis soigneusement contenue par une minuscule écluse, que mes frères allaient secrètement fermer le soir ou la nuit, quand ils trouvaient que la crainte d'inondation dans les caves amenait un gaspillage d'eau.

Nos vies à tous commencent par une période préhistorique, où nous vivons sans notions du temps et sans avoir conscience de vivre. Cette période est sans doute plus riche en sensations que tout le restant de l'existence. Ensuite, nous atteignons une sorte de moyen âge fait de foi absolue et de symboles. Ainsi, lorsque je connus les chiffres, ils me représentèrent bien des objets familiers. L'étang traçait un huit ? Evidemment, puisque nous étions huit à habiter la grande île : le père, la mère, six enfants. La Grande Ourse, que ma mère me montrait le soir, avait huit étoiles aussi, en comptant le petit Postillon, que l'on distingue avec de bons yeux. Le Postillon, c'était moi, puisque j'étais de tant d'années la plus jeune, et de tant de centimètres la plus petite.

De ce huit d'eau on ne pouvait posséder par la

vue que des fragments successifs. Soit en naviguant tout autour des deux îles, soit en côtoyant les bords, aussi près que possible de l'eau, les pieds dans la boue, bravant les orties et les broussailles... M. Suremont avait raison ; on ne pouvait voir le huit entier que du haut d'un ballon, mais ce qu'il oubliait c'est qu'on pouvait le voir par l'amour, d'un seul élan de l'âme et du cœur. Ainsi l'ai-je vu, car j'aimais cet étang comme on aime une personne. Aujourd'hui même, les années écoulées depuis sa mort n'ont point affaibli son image. D'après le temps qu'il fait, regardant à ma fenêtre, et sans même observer ses vestiges traînant parmi les arbres, l'herbe et les buissons, sans voir son lit vide, je puis dire sans me tromper une seule fois : l'étang parfume, l'étang s'évente en brouillard, l'étang pense à la glace, l'étang rêve aux nénuphars. J'emploie avec sûreté les verbes au temps que ma vieille grammaire nommait : « l'indicatif présent ».

Je savais que nous mourrions tous, même moi, qui avais encore tant et tant d'années à vivre. M. Duruy l'avait expliqué devant moi :

— Tous les hommes sont mortels, avait-il dit, or, je suis homme, donc je suis mortel.

Il le savait, car il était professeur dans une Université, tout comme M. Suremont connaissait le niveau de la mer, parce qu'il était conseiller provincial. La maison, notre Maison, pouvait mourir, si on la démolissait ou si elle brûlait. Les arbres aussi... De temps en temps, la tempête en déracinait un. Le grand cerisier s'était subitement flétri au printemps, tout bosselé de bourgeons et de boutons de fleurs qu'il fut : « Apoplexie, avait dit tristement mon père, nous aurions dû lui inciser l'écorce, pour que l'aubier puisse se dilater sous l'afflux de sève »... Mais que l'étang dût ou pût mourir... jamais cette pensée n'effleura aucun de nous. Et c'est pourquoi j'écris encore : l'étang monte, baisse, reflète... Faudrait-il vraiment reprendre les verbes : l'étang montait, baissait, reflétait, comme il faut bien, hélas ! les mettre aujourd'hui à l'imparfait pour cinq d'entre les huit habitants de l'île de mon enfance : Père lisait, reliait les livres, Mère raccommodait le linge et regardait les étoiles, Servais aimait Madeleine, Robert construisait un rocher, Laurent avait treize ans.

Car, en ce temps-là, l'un des huit eut treize ans à jamais. Il révolut son âge par une aube scintillante d'avril, laissant mon père, qui ne pleurait jamais, en larmes, et ma mère, au delà des larmes, dont ses yeux gris clair ne devaient plus jamais connaître l'effusion calmante.

Mes frères, éperdus, réagirent chacun selon son caractère, violent, sensible ou renfermé.

A défaut de larmes, notre mère se répandait en paroles passionnées, refaisant sans cesse, au prix d'une douleur toujours renouvelée, le récit de la dernière nuit.

... Elle avait compris que l'enfant allait mourir, et comme elle ouvrait la fenêtre pour lui donner de l'air plus frais, elle avait reçu à la face la splendeur dérisoire d'une nuit de printemps, étincelante d'étoiles, ruisselante de vie, palpitante de chants de rossignols. L'un d'eux surtout, dans le lilas, près de l'étang, semblait si indifférent à sa douleur maternelle que jamais, jamais plus, elle ne pourrait aimer le chant des rossignols...

Jusqu'à ce jour, le temps-qui-passe et le temps-qu'il-fait n'avaient été pour moi qu'un seul et même personnage, mêlant son visage lumineux et végétal au jardin et à l'âme de ce jardin, l'étang. Dès lors, ils se trouvèrent soudain et violemment séparés. De cette déchirure, j'émergeais stupéfaite et vacillante, arrachée à cet univers auquel j'avais été intégrée, dégageant péniblement ma propre vie du vaste réseau mouvant de vies dont elle avait jusqu'alors été enveloppée, prenant enfin conscience d'exister, car on m'avait fait baiser au front l'enfant endormi pour toujours, et mes lèvres en éprouvant le froid de la mort avaient su qu'elles étaient chaudes et gonflées de vie. Cette révolution dépassait le chagrin qu'aurait dû me causer la mort de mon plus jeune frère, j'étais sans larmes et seulement étonnée.

Pour apaiser mon trouble, je me réfugiai au jardin. Gros-Louis, consterné, répétait :

— Un si beau petit gars... est-il possible ! Enlevé en moins de huit jours !

Et Marie Fossé, les yeux rougis de larmes compatissantes, clamait :

— Quand le mal veut tourner au grave dans les entrailles, pas de médecine qui tienne !

Pas de calme auprès d'eux non plus... Je gagnai la barque, et, arrivée au milieu de l'eau, blottie au fond, sans ramer, je restai longtemps immobile, effrayée par les rumeurs de pas sur le pont, les volets tirés et fermés, les chuchotements à la grille.

Une immobilité miraculeuse isolait la petite barque sur l'eau. Elle était comme suspendue dans une sphère de parfums, de lumières, d'arbres bourgeonnants, de chants d'oiseaux. Les rossignols se réjouissaient-ils du printemps ? Ils me semblaient tristes ce jour-là. J'avais les yeux levés droits vers le ciel. Où donc allaient les morts ? Dans cette immensité ? Me retournant, le visage penché sur l'eau, par-dessus le bordage de la barque, je regardai alors le ciel dans l'eau, dans ce miroir où le tain noir que formait la vase donnait aux choses un reflet plus sombre... Où, où donc allaient les morts ?

Mon mouvement avait provoqué une légère oscillation de la barque. Je m'entendis alors appeler d'une voix basse et irritée. Servais se fâchait vite, et alors il criait, mais personne ne devait élever la voix aujourd'hui : il y avait un mort dans la maison. Mais les rossignols ne modéraient pas leurs voix ? Celui qui nichait dans les lilas chantait plus fort que jamais.

— Pourquoi pars-tu sans dire où tu vas ? Maman a vu la barque à la dérive, elle croit que tu t'es noyée. Veux-tu bien venir ! N'as-tu pas compris ? Tu as pourtant dix ans sonnés ! Et tu n'as pas seulement pleuré, alors que l'autre jour tu as versé des flots de larmes parce que les poulets avaient picoré tes pois de senteur !

Je me dressai doucement, lentement, pour ne pas faire osciller la barque. Ne fallait-il pas

modérer les mouvements comme on modérait les voix ?

— Allons, plus vite !

Et Servais cria vers la maison, de ce même ton violent et contenu :

— Dis à maman qu'elle est ici, dans la barque !

— Est-ce qu'on sait, disait notre mère, est-ce qu'on sait ce que peut imaginer de faire une enfant de cet âge, devant tout ce désespoir, ces larmes, ce désarroi ? Est-ce qu'on sait ? Et alors, voir flotter la barque en dérive !

Tante Mimie chuchotait à l'oreille de Servais :

— Tant mieux, si elle s'inquiète de la petite, tant mieux, ainsi se souviendra-t-elle que Laurent n'est pas son unique enfant !

— ... Et le temps reste impitoyablement beau, poursuivait la voix désolée. Il n'y a pas huit jours qu'il en jouissait encore... « Maman, comme il fait bon ! » disait-il la dernière fois qu'il est rentré de l'école ! Jamais, jamais plus, moi, je n'aimerai le printemps ni les rossignols !

Ce soir-là elle ne vint pas fermer la fenêtre à l'humide et merveilleuse nuit d'avril. Longtemps, je restai penchée, le visage vers l'eau, en proie à un grand déchirement. Oh ! l'étang, le cher étang ne prenait donc point part à notre deuil... et soudain, en entendant les rossignols, je versai mes premières larmes.

Ainsi passe le flambeau. Ma mère avait dépassé les larmes ; moi, je commençais.

Dans l'éloignement du temps, aujourd'hui, le visage de l'enfant mort s'est effacé, a quitté le monde en même temps que ma mère, qui l'avait gardé au chaud de son cœur. Mais il n'est pas d'année que le rossignol ne me remémore ces mots : Laurent avait treize ans.

Ah ! Swinburne, le poète anglais, a bien compris le rossignol quand il rappelle que l'oiseau pleure un autre enfant mort, Itylus, et reproche à l'hirondelle de l'avoir oublié, car lui, le rossignol, il clame dans les nuits d'avril : « *Le monde finira avant que j'oublie.* »

Donc, deux îles. L'une contient la Maison, avec ses dépendances confuses. La façade nord-est trempe dans l'eau...

« ... Moi, je craindrais les rhumatismes », disait M. Duruy... Mais mon père, à quatre-vingts ans, montait quatre à quatre l'escalier, et ma mère, bien âgée, mourut doucement, le cœur faiblissant, une nuit qu'elle dormait trop profondément. Quant à moi, je suis née, j'ai vécu, j'ai mûri dans ce que M. Duruy nommait un petit marécage, sans savoir ce qu'est une douleur rhumatismale... L'eau de l'étang pouvait-elle donner autre chose que beauté, bonheur et santé ?

La petite île, la tête du huit, n'avait point de nom. Elle était l'Ile, elle est restée, même après la mort de l'étang, l'Ile. On n'y parvenait qu'à la nage, à patins ou en barque. On pouvait y placer en pensée tout ce qui n'avait point de demeure définie ; des rêves perchaient aux cimes de deux hauts peupliers d'Italie, qui étaient toujours les premiers à dire d'où venait le vent... Même avant les girouettes !

Avant ma naissance, un pont de bois l'avait reliée à la terre ferme. Les ans avaient eu raison de ce pont. Un jour, disait Servais — il s'en souvenait, *lui* — il s'était écroulé dans une grande gerbe d'eau, et *lui*, Servais, avait vu ce prodige. De l'époque où l'île n'était pas encore isolée restait un vestige de chemin conduisant à un souvenir de rond-point. On y trouvait encore, sous l'herbe et les mousses, du gravier apporté jadis par le Propriétaire-Précédent. Parmi ce gravier, certains petits cailloux blancs, frottés et heurtés l'un à l'autre, livraient des étincelles, et si l'on reniflait la place frappée, on distinguait une odeur de poudre. Ainsi, l'île comme bien des îles, avait-elle un caractère volcanique. A part l'île, jamais ni bêche ni charrue ne trouvaient cailloux ni pierres, tant la terre où dormait notre étang était meuble, innocente et généreuse.

Aux grandes vacances, mes frères aînés offraient « le grand tour de l'étang en barque » aux visiteurs. Deux beaux jeunes gens qui terminaient des études universitaires ! Pensez s'il venait des jeunes filles accompagnant des parentes en visite !

Je me souviens de quelques-unes de ces jeunes filles de ce temps-là. Doux visages appliqués, chapeaux de broderie anglaise, regards innocents et un peu vides, sourires dociles. Pourquoi Servais, Etienne et Robert leur préféraient-ils la folle Madeleine, rétive et contrariante ?

... Je me souviens de la visite d'une jeune Hollandaise, Jufrouw Cap. M^lle^ Anna, une vieille amie de ma mère, en parlait depuis longtemps :

« Une grande famille de Dordrecht... elle parlait très bien le français et elle aimait *tant* la Belgique et les Belges ! »

Jufrouw Senta Cap ! La voici : les yeux en porcelaine de Delft, et un teint de tulipe. Elle était certainement fort jolie, mais la confrontation avec l'étang et la barque amena une désillusion. Elle dit, dans son français hésitant et appliqué :

— Chez nous, il y a tellement des étangs et si tellement des eaux et si grand !

Elle préféra se promener posément. Elle avait une jolie robe fraîche et raide, et une merveilleuse ombrelle fanfreluchée, ornée d'un flot de rubans et de mousselines plissées. Elle l'ouvrait aux endroits ensoleillés, l'ombre blanche sur son visage rose devait être bien jolie, car les garçons la regardaient avec des yeux admiratifs. Ensuite, on rentra, on goûta, puis elle repartit avec M^lle^ Anna. Sans doute tous ces jeunes gens l'avaient-ils un peu troublée, car elle oublia son ombrelle. A peine ses petits talons sonnaient-ils sur le grand pont qu'elle s'écria éperdue :

— Mon nombril ! j'ai égaré mon nombril !

Mes frères se précipitèrent tous trois, et lui remirent l'objet tout de soie et de volants légers... Pauvre jolie M^lle^ Senta Cap !

Quand Madeleine venait tout allait bien différemment. Elle venait souvent, car elle habitait non loin de chez nous. Elle aimait l'eau, la natation, les parties de patinage et la société des garçons. Mais parfois elle faisait tout ce qu'on détestait qu'elle fît. Servais surtout, trop sage et trop sérieux pour son âge... Je me souviens d'un certain jour...

D'abord elle m'appela pour un grand tour de barque proposé par Servais, qui préférait naviguer seul avec elle. Or nous faisions nous-mêmes la police de l'étang : ne pas sauter brusquement, à pieds joints, dans la barque, car cela disjoint les planches, ne pas la faire osciller, car le clapotis provoque des vagues qui s'en vont blesser les rives friables et détachent des mottes d'herbes ou de mousses. Madeleine, sauvagement debout sur un banc, fit balancer l'esquif, au risque de chavirer. Servais, furieux, lui criait :

— Flanque-toi à l'eau si tu veux, mais ne démolis pas notre étang !

Puis elle laissa traîner sa main au fil de l'eau, saisissant puis arrachant les herbages à sa portée et les jetant, dégoulinants, dans la barque... On venait de la repeindre, et Servais en était tellement agacé que je voyais frémir son soupçon de moustache. En passant devant la maison Madeleine arracha un nénuphar... Servais dit :

— Ne détruis donc pas ces nénuphars ! Ils poussent difficilement, on les acclimate !

Madeleine lui tira la langue, puis :

— Ne joue donc pas à Dieu-le-Père ! dit-elle ironiquement.

Au delà de la maison, on passait sous le frêne penché.

— Moi, remarqua Madeleine, j'abattrais cet arbre, père l'a dit : il prend trop de soleil !

— Un martin-pêcheur niche dans les racines dis-je.

Mais en passant elle venait de se suspendre à une branche et, la barque avançant, elle fût tombée à l'eau si Servais, lâchant la rame, ne l'avait saisie à bras le corps. Ils roulèrent tous deux au fond de la barque, qui dévia, fonçant de la proue dans la berge. Je m'emparai de la godille, pendant qu'ils se chamaillaient. Après le frêne penché, on tournait le coin et l'on entrait dans la partie ombragée du fossé, droit comme un petit canal. Ce jour-là, des acacias en fleur y semaient des grappes odorantes, et le soleil jetait des lentilles d'or sur l'eau. Derrière les acacias, des hêtres pourpres s'interposaient entre l'étang et la maison.

La berge était haute à cet endroit, remblayée lors de l'approfondissement de l'étang, par le Propriétaire-Précédent. On y voyait une maisonnette qui avait servi aux jeux d'enfant. Servais se l'était appropriée.

— C'est là que tu bûches tes examens, le soir ? dit Madeleine...

— Oui, pour que des sottes de ton genre me fichent la paix...

Ils se turent tous deux, puis, Servais, d'une drôle de voix :

— Madeleine ?...

— Eh bien, quoi ?

— Madeleine... il ne faut pas...

— Bon, tu vas encore jouer à Dieu-le-Père ? Prends plutôt la godille, Minette ne va pas assez vite, fais-nous filer ventre à terre !

Servais obéit. Il godillait debout sur le banc, avec une violence qui soulevait l'avant du bateau. Au tournant, il immobilisa obliquement la rame, et la barque vira, puis il reprit la godille avec rage :

— Gare au petit pont ! baissez-vous !

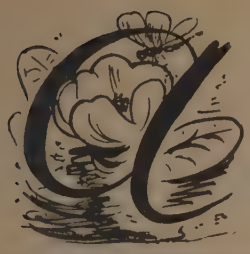
Les années riches en eaux, comme celle-là, il fallait se coucher dans le fond de la barque pour passer sous le gîtage en fer du petit pont. Madeleine, assise à l'avant, au lieu de se baisser, sauta d'un bond agile sur la passerelle et s'enfuit en criant :

— A qui premier à la maison !

Servais, après avoir fait virer la barque, sauta, comme je ne l'avais jamais vu sauter, et je pus le voir poursuivre la jeune fille. La rame flottait à quelques mètres de la barque... Je ramai doucement du plat de la main, je l'atteignis, et je continuai lentement et seule le « Grand Tour ». Obliquant à la courbe suivante, où fleurissait le « rocher de Robert », je m'engageai dans le dernier arc de cercle renfermant la grande Ile, et passai sous le pont du potager, encadré de ses deux saules pleureurs. Le vent léger balançait leurs reflets, la barque bougeait sous ma rame, l'eau m'entourait de plis délicats. Tout était mouvement, oscillations, comme un cœur de jeune fille, comme un désir de jeune homme... et puis, soudain, un vent plus fort, inattendu brouillait toute image, supprimait tout reflet.

Je ne m'occupais plus de Servais ni de Madeleine. L'étang contentait mon cœur. Je terminai le dessin du huit. Contourner l'île en sens opposé, du périple de l'Ile de la maison effleurer le Pacifique, frôler l'endroit d'où s'élançait la Gaute, atteindre la Cuvette, et regagner l'embarcadère. Le tour entier était accompli. Comme sept jours pour atteindre le dimanche, ou douze mois pour retrouver Noël. Madeleine n'avait pas terminé le tour de l'étang avec Servais. Elle n'aurait pas dû le quitter, puisqu'elle s'était embarquée avec lui... mais elle avait sauté en route, au premier pont à sa portée.

CHAPITRE TROISIÈME



La chute du jour, les fleurs de nénuphars, en se refermant, gardaient dans leur cœur un soleil d'étamines et de pistils. Elles restituaient cette image dès l'aurore. Ainsi en était-il de l'étang. Enveloppé la nuit d'un calice d'obscurité, on y retrouvait le matin tous les reflets parfaitement intacts. Or, si les arbres changeaient selon les saisons, la maison restait la même. Du pont, on la voyait tout entière, renversée dans le miroir. Tout y était, jusqu'aux girouettes en forme de comète, tout, avec nous, ses habitants, à l'intérieur.

Donc, tout ce qui se passait dans la maison se passait aussi dans l'étang. L'eau, comme une mémoire, était chargée d'événements qui nous concernaient, et ce n'est que pendant les deux mois de printemps où la Gaute coulait habituellement que cette eau, saturée de nos actes, de nos pensées, de nos vies, pouvait s'échapper et gagner l'Escaut, puis la mer.

Un miroir ? Soit. Mais rien de pareil aux miroirs inquiétants des vieilles demeures, où l'on ne sait si des souvenirs ne fermentent point, comme des vestiges morts, jaloux de tout ce qui vit. Notre étang ! Comment voulez-vous que rien se gâte dans une eau, si dormante soit-elle, quand elle communique parfois avec la mer, quand elle est habitée de poissons, assainie de plantes aquatiques, surveillée pendant tout l'été par des hirondelles sans nombre ?

Les hirondelles, surtout, ont une action joyeuse. Voyez, même au couvent millénaire du Nonnenwerth, dans son île du Rhin, si vous y passez, dans le bateau des touristes, vous verrez des dizaines de milliers d'hirondelles. Elles s'évertuent à rendre légers les austères reflets tombés depuis tant de siècles dans le fleuve. Elles y réussissent. Le Rhin flue rapidement, emportant toutes les paillettes de mélancolie qu'elles éparpillent, et ne laisse que la pérennité des vieux murs dans l'eau toujours nouvelle.

Néanmoins, au crépuscule, les hirondelles s'endorment, et l'effacement des reflets dans notre étang n'allait pas sans un frémissement d'inquiétude.

Les gens des villes d'Occident ou des campagnes d'alentour ne savent plus rien de l'obscurité. Ils ne connaissent ni son velours pour les yeux, ni son rêve pour l'esprit, ni son importance pour le toucher, ni son repos, ni la valeur qu'elle donne à la lumière. Toujours, un bouton électrique se trouve sous la main, un réverbère à portée du regard, une réverbération de néon dans le ciel.

Pour entrer chez nous, comme tout visiteur, si impondérable fût-il, il fallait que l'obscurité passât l'eau. Nous l'aimions surtout à l'automne. Les longs jours de l'été nous faisaient un peu oublier son brave visage des mois du déclin de l'an. L'obscurité venait de l'est et portait, comme Peau d'Ane, une robe couleur de temps. Les premiers froids lucides pouvaient l'admirer, coiffée d'étoiles et ornée de lune ; moi, je préférais l'obscurité des soirs de brume. Elle envahissait l'air d'une manière douce, presque imperceptible, mais continue. On croyait à une dernière pluie chaude, on tendait la main pour en éprouver l'humide caresse ; mais non... c'était de l'obscurité qui tombait.

L'étang ne lui permettait le passage que bien accomplie, sans défauts ni fentes. Il se refusait longtemps à en admettre le visage dans son miroir. Il utilisait le moindre vestige de lumière traînant au ciel pour nier que la nuit fût là. Penchée à la rampe du pont, je regardais s'endormir lentement le reflet de la maison, où pas une lampe ne brillait encore. Je ne rentrais que lorsque l'obscurité me semblait établie. Je jetais mes sabots dans le corridor, déjà tout à fait noir, et le bruit du bois sur les dalles n'était plus le même que durant la journée. Nulle lueur ne décelait la chambre où se trouvaient mes parents. Ils aimaient trop ce répit du soir pour allumer tôt la lampe et se livrer aux travaux divers imposés par la vie. Pour eux aussi, dans l'automne de leur âge et celui de l'année, l'obscurité était soupir, rêve, détente. Assis dans les vieux fauteuils, des deux côtés de la fenêtre, ils regardaient le couchant. Car si moi, appuyée au pont, j'aimais à voir surgir la nuit de l'orient, ils préféraient suivre des yeux le jour fuyant à l'ouest. J'entrais, ne distinguant plus qu'à peine les deux chères silhouettes. Ils disaient :

— Viens voir, il reste encore une lueur.

Ou :

— Regarde Vénus, au-dessus du banc de nuages...

La chambre, située à l'étage, ouvrait, par une échappée, sur la plaine cultivée. Là-bas, à l'horizon, traînait encore un vague reflet, une dernière trace de clarté, soulignant la brume nocturne. Nous nous taisions tous trois jusqu'à ce qu'elle fût effacée. Ma mère alors se levait avec une sorte de soupir, apportait la lampe à pétrole et l'allumait. Les travaux reprenaient. Les rideaux ? Non, on ne tirait les rideaux que lorsqu'il faisait très froid. Nous n'avions comme voisins que de grands arbres. Leur regard végétal pouvait nous observer. Quand je levais la tête, penchée sur livres et cahiers, je voyais à la fenêtre le calme visage de la nuit, dont la paix était garantie par l'anneau fluide et vigilant de l'étang.

Les corridors n'étaient point éclairés. Mon père usait d'un bougeoir, mais, moi, je m'élançais dans l'obscurité, sans hésiter ni tâtonner : « Va me chercher tel livre au grenier, tel pot de confitures au cellier, tel outil à l'atelier... » Si je passais par une chambre du côté de l'eau, j'en profitais pour entr'ouvrir une fenêtre, afin d'écouter l'étang dans la nuit.

Pourquoi l'étang n'acceptait-il l'obscurité que si tard, et avec tant de réticence, si ce n'est pour se

livrer sans être dérangé à de mystérieux travaux ? Je pensais que lorsque, enfin, tout était bien silencieux et noir, l'eau disait à ses hôtes :

— Allez-y sans crainte, personne ne se mêlera plus de rien !

Alors, la vase se mettait à son travail, qui est de désagréger les feuilles mortes, chacune suivant son espèce, car enfin ce ne doit pas être le même procédé qu'elle emploie pour dissoudre les dures feuilles de chêne acidulées de tanin ou les tendres feuilles de tilleul, encore tachetées, poisseuses, éclaboussées du pollen mielleux. Parfois même il me semblait percevoir le travail de désagrégation du grand disque feuillu des nénuphars au pied de la maison. Ils descendaient, parcelle par parcelle, rejoindre le fond de vase d'où ils rejailliraient au printemps. Est-ce qu'ils se souvenaient encore, verdis, salis, gluants, de l'image du soleil dans le cœur de leurs fleurs ?... Il arrivait aussi qu'une barque glissât sans bruit sous la maison. C'était alors Servais. Il se plaisait à regagner ainsi le petit pavillon où il étudiait ses cours. Tourner le coin du frêne, amarrer la barque, grimper sur la berge. A deux pas de la maison ? Soit... mais puisqu'il préférait y aller en bateau ? Il rentrerait de même, quand je serais couchée depuis longtemps. Je me gardais de l'interpeller, il se serait fâché. Il n'était pas le seul hôte nocturne de notre étang. En été surtout, par les soirs de chaleur, on entendait des carpes gober une bulle d'air, des chauves-souris voletaient, les deux hiboux du grenier à foin étaient les hôtes les plus hautains, les plus nobles. C'était un honneur de les apercevoir. Il y avait enfin les vers luisants dans l'herbe de la berge. « Ils ne luisent qu'à la saison des amours », assurait M. Duruy. J'en ai vu briller jusqu'en novembre ! On aurait pu les confondre avec les étoiles reflétées dans l'eau par les nuits claires. Celle que ma mère nommait Arcturus, surtout, jouait au ver luisant. Elle montait, virait, évitait le reflet des hêtres, et se posait, dans la nuit, à la place où l'herbe des berges et l'eau se confondaient. Car, tout le long des rives et selon la saison, il y avait confusion, puisque le miroir de l'étang se rétrécissait à mesure que l'été avançait, et alors, à l'endroit même où en hiver brillaient les étoiles, des vers luisants déplaçaient lentement leurs petites lumières dans l'herbe de la rive.

La campagne où nous vivions était plane comme une main bien ouverte, et l'étang balançait son miroir au creux de la paume. C'est pourquoi il semblait affleurer la terre. N'importe où l'on creusait, dans la région, l'eau envahissait bientôt l'excavation. Si l'on arrivait à 1 m. 50 sans la rencontrer, on s'étonnait que ce fût si profond ! Par exemple, chez nous au potager, où le sol était légèrement renflé, la bêche fendait d'abord une couche d'humus magnifique, couleur de châtaigne mûre, imbibée de sucs, dont les arbres nourrissaient leurs belles feuilles et leurs fruits juteux. On trouvait ensuite un sable ocré, puis grisâtre, et enfin, en puisant l'eau à mesure, afin de pouvoir approfondir, on trouvait le sable vert. Ainsi établissait-on les puits d'eau potable. Bientôt, dans l'excavation, montait une belle eau claire et agréable.

Deux fois j'avais vu le sable vert. La première fois, ce fut quand on remplaça la vieille citerne lézardée de la ferme voisine, et la seconde fois, aux poils de notre petit chien, après qu'il eut été enfermé pendant trois jours dans un conduit souterrain.

Les orages très violents et les fontes des neiges brusquées par une pluie chaude amenaient par des fossés les eaux ruisselantes de la chaussée. Ces eaux s'engouffraient dans un long conduit souterrain, dont on voyait l'orifice à l'arrêt du fossé ; cent mètres plus loin, il débouchait au coin de l'étang, en face du frêne penché. On voyait l'eau bourbeuse y jaillir à flots, les jours favorisés par de grands événements mouillés.

Une certaine année l'hiver dur et neigeux traîna les frimas tout au long de février. Les jours de douceur dont ce mois nous est redevable furent escamotés par des nappes de neige ou des bourrasques de l'est, jusqu'au moment où le vent, sautant à pieds joints d'un quart d'horizon, amena à angle droit sur l'étendue gelée une chaude brise du sud. Je me souviens de la soudaineté magique de ce revirement. D'abord, une buée moite, de la chaleur sans pluie, tira de toute cette neige et de toute cette glace un voile blanchâtre. Le miroir de l'étang, encadré par les monceaux de la neige balayée pour permettre le patinage, prit la couleur du vieil étain et fuma. La neige, figée aux branches des arbres, appesantie sur les sapins, tomba par paquets, avec un bruit mou, et l'on entendit dans le bois un bruit de déglutition suivi de gros soupirs... Dans l'après-midi, une douce pluie tiède, un peu sirupeuse, descendit d'un ciel tout uni. Les longues gouttes tombaient lentement, comme si leur pesanteur eût été supprimée par l'humidité extrême de l'air. Tout n'était que moiteurs et brumes. Respirer cela après la dureté d'un hiver trop prolongé ! Bientôt des parfums de terre mouillée et d'humus moisi se mêlèrent aux vapeurs et de larges flaques que le sous-sol gelé ne pouvait éliminer s'arrondirent dans les chemins et dans les pelouses. De grandes flaques se formaient aussi tout le long de la Gaute, qui coulait en contre-bas d'un champ légèrement oblique, chaque sillon étant transformé en rigole qui se dégorgeait vers le petit cours d'eau. Les fossés de l'avenue amenèrent des torrents. Robert, pieds nus, pantalons retroussés, bêche en main, déblaya l'ouverture de la conduite souterraine encombrée d'une masse de neige.

— La pression de l'eau est si forte, dit-il, que la grille a cédé ! Il faudra la remettre par temps sec !

Le dégel se poursuivit avec violence, et le sol se trouva dégelé à fond en peu de jours, mais avant cela la bourbe fut telle que le drapeau des demi-charges, interdisant tout charroi lourd par routes et chemins, déroula ses bandes noires et blanches sur tous les clochers et aux frontons de toutes les maisons communales... Le pavé des chaussées flottait dans une boue molle.

— Comment les drapeaux ne sont-ils pas mangés

des mites, dit maman, des années passent parfois sans qu'il faille les arborer !

L'abondante eau du dégel devait avoir envahi aussi les trous de rats parmi les racines, aux berges de l'étang, car notre petit chien, bâtard de ratier, nommé Jeff, en tua plusieurs, à la suite de quoi il disparut mystérieusement. On le rechercha dans tout le voisinage, sans beaucoup d'espoir, car le fidèle petit chien ne s'éloignait jamais. On explora le bois, pour le cas où un collet l'aurait pris, on examina les haies. Chaque jour à l'heure des repas, qu'il connaissait si bien, on appelait : « Jeff ! Jeff ! Jeff ! » Le troisième jour, Robert perçut un faible jappement. Il appelait à ce moment du côté de la grille d'entrée. Bientôt tout le monde fut réuni à l'endroit d'où semblait venir la voix du petit chien... On visita soigneusement la haie et les touffes de ronces qui poussaient par là. Gros-Louis dit :

— En ce qui me concerne, à mon avis, et je puis me tromper, mais...

Il se dirigea à pas comptés vers le fossé de l'avenue, y descendit, fouilla la terre du manche de son râteau, et dit :

— Vous savez bien que la grille du conduit a cédé sous la poussée de l'eau. Il doit être là-dessous ; appelle-le, Robert !

Vautré dans la boue du fossé, la bouche collée aux éboulis, Robert cria :

— Jeff ! mon brave petit chien ! Jeff ! d'une voix retentissante, à laquelle répondirent des jappements plaintifs.

Alors, tandis que Robert continuait à appeler, nous, l'oreille à terre, nous tentions de localiser l'endroit du conduit où le chien se trouvait coincé. Enfin, on détermina un certain point à mi-chemin entre l'entrée et la sortie de la conduite d'eau. Gros-Louis et Robert creusaient à tour de bras...

— Halte, dit Gros-Louis, à mon avis, en ce qui me concerne, nous arrivons au tuyau, ne pas faire un éboulement, ne pas le couper de la bêche, la bête étoufferait. Fouir doucement, maintenant.

Bientôt le tranchant de la bêche rencontra le tuyau de terre cuite.

— Jeff ! Jeff !

— Ici, dit Louis, à la jointure de deux tuyaux !

Robert se précipita dans la fosse, plongea le bras jusqu'à l'épaule par l'orifice du tuyau :

— Il y est, il y est, je sens son museau ! Il faut briser le tuyau, Louis, il est pris, coincé !

Enfin, le tuyau, frappé avec prudence, s'ouvrit en deux écailles comme un gros œuf boueux.

Le petit chien, un moment inerte, se dégageait péniblement comme un poussin nouveau-né...

— Laisse-le faire, Robert, qu'on voie d'abord s'il n'a rien de cassé !

Le chien se traîna vers la berge.

— A mon avis, en ce qui me concerne, il veut boire d'abord, car il doit avoir mangé là-dessous !

Nous suivions le petit animal, qui atteignit l'étang et se mit à boire à grandes lampées...

— Assez, Jeff, assez, tu vas te faire du mal ! dit doucement notre mère...

Robert le prit dans ses bras, et alors seulement Jeff témoigna la joie de son sauvetage. Nous le caressions tous, nos mains, nos vêtements, comme ses poils étaient appesantis de ce sable vert dont M. Duruy assurait qu'on y trouvait des os de baleine fossile et des dents de requins préhistoriques... Cette fois, il avait livré un petit chien vivant.

Cependant, Gros-Louis explorait la fosse :

— En ce qui me concerne... je l'avais bien dit !

Et il montra une queue de rat...

— Il a mangé son rat. Faut qu'il ait eu bien faim, car ils détestent cela, les ratiers... Un bon chasseur, je n'ai jamais vu son pareil... Il poursuivrait son rat jusqu'en enfer.

Ainsi ai-je connu le sous-sol... Mais comment connaître vraiment le fond de l'étang ? Si l'eau, rétrécie par la canicule, laissait le rivage à découvert, la vase se métamorphosait aussitôt, elle s'oxydait, séchait, se crevassait ou se couvrait de végétation. Autant dérouler au soleil un film sensibilisé. Lui aussi change de nature à la lumière directe ! Si je puisais de la vase à l'aide d'un sarcloir je ramenais une masse spongieuse et informe, flasque et fluante. Non, la seule manière de connaître vraiment le sol de notre étang, c'était de le tâter du pied en se baignant.

— Comment autorisez-vous ces baignades, disait M. Duruy, on soulève de la vase, c'est malpropre !

Mon père, si pacifique, protestait alors... Pour l'insulte du « Petit marécage », il souriait et laissait dire, mais malpropre !

— Détrompez-vous, mon cher, dit-il, ni égouts, ni puisards ne se déversent dans notre étang. La vase en est formée par la lente décomposition des feuilles mortes ou des plantes aquatiques. De plus, à chaque automne, je fais procéder au nettoyage des eaux, non que je les trouve *sales*, croyez-moi, mais à force de dépôts végétaux la profondeur diminuerait.

M. Duruy repartit :

— Dépôts végétaux, soit, mais la fiente de vos canards, les déchets de repas des quelques rats d'eau échappés à votre ratier et à votre carabine, qu'en faites-vous ?

— Vous oubliez, vous, la santé qu'on prend à cette natation quotidienne ! Minette n'avait pas six ans qu'elle nageait déjà !

Nous ne pouvons toucher de la main la plus haute feuille des grands arbres, cette faveur est réservée aux choses les plus pures du monde ; la pluie, la neige, le vent. Mais l'étang me permettait de les atteindre à la nage, de prendre en main l'eau vert feuille, de la rejeter, d'éparpiller alors les images jumelles, de les maîtriser, de les franchir, puis, quittant l'étang, de les voir rapidement se reconstituer.

L'eau conservait soigneusement des zones de chaleur et de fraîcheur, se conformant ainsi aux endroits ombreux ou ensoleillés. Flotter, immobile, sur le dos, l'eau me recouvrant toute, sauf la bouche et le nez, bien tendus hors de l'eau, flotter, parmi les reflets et les zones ! Un léger mouvement des mains me menait à l'aveuglette où je

voulais, sentant le soleil ou l'ombre sous mes paupières immergées. Puis, d'un coup de rein, reprendre pieds, non loin du bord ! Alors, je sentais très bien la différence entre la vase si douce, qui recevait la floraison du tilleul, et celle plus robuste, noire et amère, qui dissolvait les feuilles de chêne.

Un jour, évoluant ainsi à mi-eaux, je me faufilai dans les roseaux, près de la grande prairie. Là, je remontai sans bruit, pensant regagner l'eau par le saule penché. Marie Fossé, courbée sur sa faucille, dans l'herbe de la berge, saisie en me voyant surgir, poussa un grand cri :

— *Och ! Hemelse deugd ! Lieven hemel !*

J'entendis ces exclamations populaires non dans leur sens réel :

— Bonté divine ! Ah ! ciel !...

Mais dans leur sens littéral :

« Célestes vertus ! O cher ciel !... »

Ah ! comme j'étais d'accord avec Marie Fossé ! Célestes vertus de l'eau, où l'on perd sa pesanteur, comme doivent la perdre les anges quand ils rament de leurs grandes ailes ; ô cher ciel d'été, traversé par la noble dérive des hérons !

Les jours de chaleur, blottie parmi les buissons, je laissais ruisseler les perles d'eau et sécher mon corps humide avant de me vêtir. Ainsi, le soir, en m'endormant, le nez sur mon bras nu, je pouvais humer encore l'odeur de l'eau et de la terre sous l'eau, la douceur du tilleul, l'amertume du chêne, ou, si j'avais traversé une touffe de nénuphars, l'odeur de poisson et, plus précisément, de la carpe.

Etre poisson dans notre étang, quel sort digne d'envie ! Malgré le martin-pêcheur, malgré les hameçons. J'étais si sûre qu'à leur place je ne me laisserais point attirer par les appâts... Le vrai danger résiderait dans la lutte contre le brochet, dont le menu fretin des gardons et des carpillons ne peut se garer. Mais en déjouer la voracité ne constituerait-il pas un plaisir précieux ? Dormir au soleil, à la fleur de l'eau est bon, mais que ne mettent-ils des gardiens aux quatre coins de leurs troupeaux... Peut-être en mettaient-ils et qu'à leur avertissement répondait ce leste éparpillement, élans et sauts, dont l'étang tressaillait soudain, s'éveillant de sa torpeur comme par un éclat de rire de défi.

— Le brochet chasse ! disait alors Gros-Louis avec un soupir d'envie.

Il aurait certes désiré être brochet à ce moment-là. Moi ? Gardon, mais gardon astucieux, malin, vif. D'un élan, après avoir plongé, je me serais lancée vers la rive, enfouie dans une touffe d'herbe, où le brutal chasseur ne m'aurait jamais trouvée. Le brochet était beau, endormi à mi-ombre, transparent comme un objet de verre, mais, hors de l'eau, pêché, je détestais sa lippe inférieure cruelle et bête, ses yeux fixes — ferment-ils jamais les yeux ? — et ses dents innombrables et crochues. Jamais, en nageant je n'ai pu toucher un brochet, mais parfois mon pied en tâtant la vase a senti fuir une anguille. Cette prestesse souple appartient-elle au même être qui se tortille misérablement dans le seau où le jette Robert, les soirs de pêche, au mois d'août, quand les nuits s'allongent et que Marie Fossé dit tristement :

— A la portioncule, le jour recule !

Je devinais dans les carpes la majesté paresseuse de l'été. Elles adoraient les nénuphars.

— Elles aiment à se caresser aux tiges, assurait Gros-Louis.

Mais sorties de l'eau, quand exceptionnellement une pêche au filet avait été autorisée, sorties de l'eau, quelle lourdeur, quelle inélégance ! L'échine sombre et lisse, ailée de nageoires rêches, qui émergeaient lorsqu'elles se baignaient de chaud soleil, cette bouche bien ourlée qui gobait quelque proie invisible à la surface verte de l'eau, quelle disgrâce, lorsqu'à demi mortes déjà elles bâillaient désespérément pour happer l'air sec qui les tuait.

Si la pluie tranquille survenait au mois d'août, j'aimais à pêcher le gardon par la fenêtre d'un réduit carrelé de rouge attenant à la cuisine. La douce criblure des gouttes faisait tressaillir le petit flotteur de ma ligne jusqu'au moment où, entraîné, je n'avais plus qu'à tirer et à décrocher ma proie.

— Tu veux souper d'une friture ? Soit, mais Julie n'a pas le temps de nettoyer tout ce fretin ; arrange-toi pour faire le travail toi-même... ah ! non, pas à la cuisine, où tu salirais tout... Dans l'arrière-cour, sur la pierre bleue... La pluie nettoiera les écailles, et les poules picoreront les déchets.

Un présent de l'étang à moi, qui l'aimais tant... J'éprouvais un peu de pitié pour mes victimes, mais nul dégoût à couper les têtes vives, à gratter les écailles, à vider le corps des entrailles... Ma paume se souvient encore des tressauts, et mes doigts n'ont pas oublié la courte insensibilité de la peau sous une écaille hermétiquement collée...

Et la pluie, la pluie tranquille, lavait amicalement les légères traces de sang sur la pierre du sacrifice. Sortant de dessous le gros if où, entouré de ses poules, il se garait de la mouillure, le coq, tenté par la friandise, surgissait, comme pour une offensive, tournait autour de moi, puis d'un coup de bec rapide happait les têtes coupées...

Laver encore les poissons sous l'eau de la pompe, dans la cour... Le jour baissait, rendu mauve par l'ondée, et, dans une buée un peu triste, la pluie tranquille me semblait murmurer : « A la portioncule, le jour recule », tandis que l'étang répondait par un vaste murmure satisfait à l'averse qui le couvrait comme une bénédiction du ciel.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le matin, la première gorgée d'air est précieuse. Il faut penser à bien la savourer. Aux habitants du logis dans l'eau, s'ils voulaient mettre le nez à la fenêtre, cette manne était servie par l'étang, vers l'heure du lever du soleil et dès que l'intensité et la nature du parfum de l'air avaient été décidées par un ensemble de choses complexes et un peu mystérieuses.

Si l'étang tardait à accepter l'obscurité, c'est lui aussi qui signalait la première lueur de l'aube, en même temps que les coqs. Non comme un cri de lumière, mais comme une buée à peine visible qu'il envoyait à la face de ceux qui se penchaient vers son miroir. Ainsi, à l'aide d'une glace à main, peut-on jeter une poignée de rayons au visage de quelqu'un qui ne pensait pas au soleil. Or les variétés des parfums de l'air sont indéfinies. Songez que neuf chiffres et le zéro permettent de composer tous les nombres ! Or il y a bien plus que neuf éléments primordiaux pour l'odeur de l'air. Elle restera toujours délicieuse, pourvu que rien d'humain ne vienne maladroitement en modifier les bonnes qualités.

Dans l'île de l'étang, l'humidité favorisait donc ces arômes, et l'eau familière les accentuait dans ses buées matinales. Depuis la mort de l'étang, je n'ai plus retrouvé bon nombre de parfums aimés et connus pendant tant d'années. Hemingway nous explique à quel point l'attention que l'on donne à la dégustation des vins affine le goût et rend le palais sensible aux crus divers, aux années différenciées de tel ou tel clos. Ainsi en est-il pour l'odorat. Que l'on ne m'objecte pas qu'il est de bien mauvaises odeurs... Vous ne diriez pas à l'amateur de vins : « Il y a des vins gâtés ou mal fermentés. » De nombreuses années de parfums agrestes, mouillés, variés, humés avec joie et attention forment aussi le goût des senteurs, et la science d'en bien apprécier le bouquet.

Il doit exister quelque part dans l'espace un maître-des-parfums. On imagine aisément comment il s'y prend pour composer l'arôme du jour. Quel choix, quelle diversité et, en même temps, quelle rigueur il met dans son œuvre. Il puise ses éléments à quatre grands casiers, qui évoluent selon le temps qu'il fait, et dans lesquels règnent les quatre vents. Pour l'hiver, par exemple, nous y verrions le nord pur et sonnant, le sud mouillé de rosée, avec un arôme dominant de feuilles mortes, l'est vibrant de la dure allégresse de la gelée, l'ouest trempé d'embruns et de souffles salins. Chacun de ces quatre grands éléments comprend en outre de multiples relents qui sont l'esprit des choses.

Souvent, vers la Saint-Martin, ce maître-des-parfums s'approchait du casier sud. C'est à cause de la générosité de saint Martin, dont le doux manteau réchauffe le début de novembre. L'air s'ornait alors d'un parfum de feuilles mortes tiédies, et celles qui voguaient sur l'étang délivraient une légère acidité... Un voisin mettait en silo des navets, un autre coupait les couronnes feuillues des endives, et si Gros-Louis fauchait les roseaux le long de l'étang, pour en recouvrir certaines cultures, les parfums ainsi mêlés devenaient éblouissants au vrai sens du mot, puisque l'on fermait les yeux en les humant pour laisser descendre l'arôme jusqu'au cœur. Cet arôme-là présageait tout l'hiver et rappelait tout l'été, à cause du suc des roseaux encore verts et de la vase foulée qui sent comme un soir de décembre après l'averse froide. C'est un moment où deux saisons se donnent un baiser avant de se séparer.

A l'époque où mes enfants, à leur tour, occupaient la chambre dont les fenêtres donnent sur l'étang, l'odeur de l'eau émouvait beaucoup notre servante Rosa.

— A Malines, disait-elle, du temps que j'étais petite nous habitions une maison sur le canal aux Charbonniers. Ça, c'était aussi de l'eau...

Le soir, l'évent de vase, qui aurait évoqué un marécage à M. Duruy, agitait en elle les souvenirs. Elle écartait ses fortes narines rouges :

— Il pue comme chez nous, remarquait-elle, pleine de satisfaction.

Elle appelait sa fillette, embourbée à la table, dans son devoir de calcul :

— Viens-y donc renifler, toi, alors, tu sauras aussi !

L'enfant levait la tête et répondait maussade :

— J'ai pas fini pour la demoiselle de l'école...

Rosa parlait aussi de ses malheurs :

— Ma propre faute, expliquait-elle, j'aurais dû épouser le fils des paysans chez qui je servais... Ils étaient vraiment riches : douze vaches et un élevage de porcs... Mais ils étaient sales, que ce n'est pas à dire ! Un jour, j'ai nettoyé leur chambre à coucher... une brouettée de fumier que j'ai conduite au tas ! Voyez-vous, ça colle aux sabots en rentrant de l'étable, et ils ne pensent jamais à balayer... Ça m'a dégoûtée de leur garçon. Alors, j'ai rencontré à la danse un type dans la mécanique, il portait une chemise fraîche et un col tout blanc. Il me dit : « Moi ? Je veux avoir toujours un col bien blanc et, si je me marie, ma femme n'aura qu'à s'arranger pour que j'aie un col blanc ! » A cause de cela, j'ai marché. Je pensais aux crasseuses chemises de flanelle du paysan... Eh bien, madame, pour un mari, il vaut encore mieux du fumier dans la chambre et ne pas boire. Notre Phil buvait à ne pas laisser un sou pour acheter du savon. Alors, à quoi bon toute cette histoire de cols propres ? Il m'a plaquée, il est maintenant mécanicien à bord d'un bateau, sur le Congo. Il ne m'envoie jamais un sou de son gros salaire. Je souhaite qu'il tombe à l'eau un soir de saoulerie et que les chevaux du Nil le

mangent. Alors, au moins, je toucherais une pension pour la petite et pour moi !

L'odeur de l'étang ne rappelait pas seulement ses malheurs à Rosa. Les réjouissances du jour où l'on fêtait l'armistice ne pouvaient lui faire oublier les joies de la Saint-Martin à Malines :

— Cela n'a pas de sens d'oublier saint Martin pour tous ces canons, disait-elle. Quand j'étais gosse, au canal des Charbonniers, nous chantions une belle chanson, on hissait un petit gars pas trop lourd sur un pavois, comme la Sainte Vierge aux processions, et on allait chanter de porte en porte et l'on recevait des sous, et là où l'on ne nous donnait rien, on criait, on insultait les gens : « Maison ornée ! mais avare araignée !... » Croyez-moi, madame, la Saint-Martin, on la fêtera toujours que toute cette histoire des gens qu'on tue sera bien oubliée...

Un jour, l'homme au col blanc est revenu. Il apprit je ne sais comment l'adresse de Rosa. Elle l'aperçut de la fenêtre :

— Pas ouvrir ! Pas ouvrir ! me criait-elle, c'est notre Phil.

Elle est allée pour lui parler à travers la grille fermée. C'était en été. Le parfum de la Saint-Martin n'était pas là pour lui rappeler son enfance, Malines et ses malheurs. Phil a agité deux billets de mille francs et lui a dit qu'il rapportait un singe apprivoisé. Eblouie, elle a cédé, elle l'a suivi. Il portait un col blanc. Je l'ai vu par la fenêtre de la chambre des enfants, un col aussi blanc que les nénuphars épanouis dans la splendeur de juin.

Pour préciser un parfum particulièrement réussi, un de ces arômes où le maître-des-parfums se soit montré génial, il est bon qu'un événement personnel l'ait isolé dans la mémoire du vaste voile des parfums où roulent les années. Il en est de même, d'ailleurs, pour les vins :

— Tu te rappelles, disait cousin Léonard, ce nuits-saint-georges que ton père nous a offert à l'occasion de la première communion de Juliette ?

Ainsi, je me souviens d'un matin de vent d'est où j'ouvris la fenêtre parce que je voulais que mes deux petits garçons entendissent bien la chanson des rois, qui, dans la maison, sur le pont, faisaient tourner leur étoile. Est-ce que j'allais les priver de cette joie, comme ma mère, par excès de prudence, me privait jadis de dormir fenêtre ouverte, quand la nuit soufflait de l'est ? Non, je courrais le risque de rhume, je leur mettrais à chacun un châle bien serré, ils auraient ainsi, au réveil, la double fête des rois et du vent d'est. Sans doute ne s'en sont-ils point souvenus, mais moi, ayant dû vaincre mes appréhensions pour eux, je revois tout, et je retrouve l'air de ce matin d'hiver.

Le maître-des-parfums, en l'honneur de l'Epiphanie, avait puisé au casier de l'orient un arôme effilé comme de l'acier. Il lui avait fallu l'aide de la lune, drapée la veille au soir d'un halo tissé de petits nuages nacrés, où elle roulait comme une grande perle dans une coquille irisée. L'air était transi à l'idée de la neige, et l'étang, non encore glacé, sentait qu'il allait geler. Le miroir semblait inquiet, avec des rides légères, comme si l'eau se disait :

— Est-ce que je puis encore bouger ? Ne suis-je pas encore roide par le gel ?

Nous, penchés à la fenêtre, nous écoutions la chanson de l'étoile :

— Là, tenant son enfant, Marie était assise... Et l'enfant a vécu si longtemps qu'il a créé le ciel, le soleil et la terre...

L'étoile de bois, encollée de papiers de couleurs, tournait en cliquetant, tirée par une ficelle aux mains vigoureuses d'un écolier du voisinage. Ah ! Pour cet arôme du vent d'est avant la neige le maître-des-parfums utilisait sans doute de l'air remué par le passage des anges de Noël ! Cette qualité aromatique semblait s'accentuer à mesure que la chanson se déroulait, et à peine était-elle terminée : « Notre chanson finie arrêtera l'étoile... » qu'un des rois poussa une grande clameur :

— Mes gars ! mes gars ! Il neige !

Le plus jeune, d'une voix aiguë, criait :

— L'enfant Jésus secoue son petit lit. Et le duvet s'en vole-vole !

L'aîné de mes enfants savait déjà ce que lui apporterait de joies cette neige ; moi, je fermais les yeux, pour mieux en savourer l'arôme, et je pensais :

— Jamais, jamais je n'oublierai cet instant béni de ma vie : mes deux enfants tout chauds, tout roses dans mes bras, et cette neige, et ces voix d'écoliers joyeux.

Les flocons tombaient, de cette qualité un peu humide qui les agglomère jusqu'à atteindre la dimension de plumes. Ils fondaient encore en touchant le sol, on ne les entendait pas tomber dans l'eau de l'étang. Je savais que l'est allait amener le froid nécessaire à la pérennité de la neige. Je fermai la fenêtre. Déjà, une buée s'y étendait ; déjà, près des rives, une petite peau opaque, pareille à la seconde paupière des oiseaux, se formait, soudant en glace grisâtre les flocons, plus serrés, que l'étang ne parvenait plus à fondre aussi vite qu'ils se précipitaient.

Je puis très bien rassembler en pensée dans notre vieux salon de campagne des gens comme mon père, tante Mimie, mon vieil ami Pierre. Ce jour-là, le fils de tante Mimie, Jules, serait venu de Paris pour la voir. Il y aurait en visite, par exemple, Albertine D... ou May V... Le cousin Léonard et M. Duruy s'entretiendraient en aparté de vins merveilleux et rares. Nous, nous parlerions des parfums de l'air. Ce serait en automne, au moment où l'on allume le premier feu. Il a un peu fumé, parce que le bois est mouillé à cause des grandes pluies tombées les dernières semaines.

— Avez-vous perçu ce matin l'odeur de l'air ? dirait l'un de nous, ce goût particulier des feuilles de tilleul fanées et mouillées ?

— Mais non, moi, j'ai parfaitement reconnu, en passant sur le petit pont, l'odeur d'herbages un

peu défaits que la pluie met en légère fermentation.

— Le plus curieux, dirait Pierre, c'était une odeur de terre meuble... Gros-Louis fait-il des labours d'automne ?

— Non, mais il procède à l'arrachage des endives, peut-être est-ce cela qui donne un relent un peu amer ?

Une autre fois, ce serait l'hiver, à l'heure où l'on prend le café, près du feu :

— Je vous assure que j'ai senti ce matin une odeur de terre meuble ! affirmerait ma mère.

— En janvier ? Voyons, bien qu'il ne gèle point, ce doit être une illusion, Camille.

— Non, je l'ai sentie sans aucun doute, et Lucien aussi...

— Et moi, dirait May, je l'ai humée tout de suite, en passant sur le grand pont...

Alors, Jules, qui aimait les théories hasardeuses, et les mentionnait, de Paris, dans ses lettres à sa mère, dirait :

— C'est un écho, voyons, il fait si calme aujourd'hui, pourquoi refuser à l'espace le pouvoir de nous envoyer un parfum passé ?

Comme il était aussi un peu poète, et, assurait ma mère, un peu fou, il ajouterait peut-être :

— Mon enfant... (il nommait sa mère mon enfant, parce qu'il était très grand et elle toute menue) mon enfant, je crois que l'odeur de terre, l'arôme de labour que tu as constaté ce matin nous est venu du soc lunaire ! J'ai vu, hier soir, le croissant acéré fendre les champs bleus de l'espace...

Que je me remémore ici le plus beau parfum d'une nuit d'hiver dont je me souvienne.

Mon père, dans l'atelier contigu à la chambre où nous nous tenions, travaillait à ses reliures. Maman tricotait, le dos au poêle, à cause d'un rhumatisme, ma tante Mimie, le dos à la fenêtre, lisait. Mon chat noir, étendu sous l'abat-jour, dormait sur la table, à la bonne chaleur de la lampe à pétrole. On apporta à tante Mimie une lettre de Jules. Elle la lut lentement, car elle avait la vue basse. Bientôt elle poussa une faible exclamation :

— Lucien ! dit-elle.

Mon père, tenant d'une main un volume cartonné, et de l'autre son marteau de relieur, parut au bord du cercle lumineux de la lampe.

— Lucien, Jules m'informe que le mètre n'est plus considéré comme étant la quarante-millionième partie du périmètre terrestre, et il dit en outre qu'on n'est plus absolument certain que deux et deux fassent ex-ac-te-ment quatre !

— Eh bien, eh bien ! dit mon père mécontent, je crois qu'il est temps qu'il s'arrête dans la voie des choses surprenantes...

Maman, dont l'esprit logique était trop indigné pour faire une remarque, ne manifesta son opinion qu'en s'arrêtant de tricoter et en envoyant à tante Mimie, par-dessus ses lunettes, un regard de ses yeux gris clair, intelligents et un peu durs.

En entendant l'exclamation de tante Mimie, le chat endormi s'éveilla, se redressa, fit aimablement le gros dos, et sa queue dressée frôla le verre de la lampe. Aussitôt, les poils grésillèrent et une fumerole à l'odeur infecte monta vers le plafond, dans le disque doré projeté par l'abat-jour.

— Vite ! vite !... ouvre la fenêtre, me dit ma mère. Ecartez-vous, Mimie, pour le froid. L'odeur sera bientôt dissipée.

J'ouvris la fenêtre... Oh ! splendeur !

La lune, en nappes bleues, sur de la neige fraîche, et juste ce qu'il fallait de gelée immobile pour ne pas en gâter la pureté parfaite.

— Vois, me dit maman, ce point particulièrement brillant sur la lune !

— Où cela ?

— A la tempe gauche...

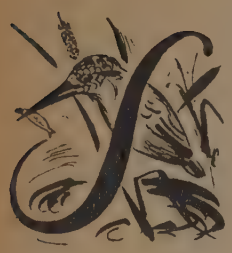
— Sur la tempe gauche de la lune, maman ?

— Mais bien entendu... Si je te dis : ton œil gauche en te regardant de face, c'est l'œil qui est à *ma* main droite, n'est-ce pas ? Oui, à la tempe gauche de la lune, ce point brillant est le Pic de l'éternelle Lumière, si élevé qu'il ne perd jamais tout à fait le soleil.

Pendant cet échange de vues, le parfum de la nuit, lumineux, transparent, vierge, pénétra dans la chambre. Le chat, sautant sur le rebord de la fenêtre, descendit le long du rosier, et je le vis se glisser jusqu'à l'if de la pelouse. J'aurais voulu le suivre, me blottir aussi parmi les branches immobiles, chargées de neige, et là, prenant dans mes bras l'animal, tout chaud et lourd d'odeurs fauves, rester dans la nuit, en regardant à travers les branches le Pic de l'éternelle Lumière.

L'étang avait fermé sa deuxième paupière, qui est la neige, tendue par-dessus la glace.

CHAPITRE CINQUIÈME



Si les enfants reçoivent leur âme humaine au moment où leur mère leur donne le jour, si après cela ils se développent, évoluent et fleurissent selon leur destinée, les plantes obtiennent sans doute leur âme végétale quand elles sortent de terre, puis elles utiliseront leur vie chacune selon son espèce. Mais les plantes aquatiques, après s'être dégagées du sol, doivent encore, avant d'accomplir leur destinée, atteindre la surface de l'eau, la fendre et en émerger. On se demande même si ce n'est pas le second stade de leur existence qui est le plus important, car, enfin à voir, au delà de l'univers liquide qui les environne, le ciel bleu, à deviner confusément la magnificence de la chaleur solaire, la divine beauté de l'espace et du vent dont l'espace est animé, quel élan, quel désir ne doivent pas ressentir les roseaux effilés ou la chevelure d'ondine profuse ?

La plupart des plantes existaient sans doute depuis toujours dans notre étang, comme les merles ou les moineaux au jardin. Mais le nymphéa blanc et l'iris des eaux furent soigneusement plantés et protégés par mon père. Ils s'acclimatèrent vite et se propagèrent alors rapidement. Parfois aussi des semences volantes, des germes voyageurs, portés par les vents d'ouest qui viennent des grandes étendues aquatiques du polder, et attirés sans doute par notre étang charmant, descendirent, comme des oiseaux, vers la nappe brillante, s'implantèrent et fleurirent. Certaines, qu'on aurait voulu garder, disparaissaient l'année suivante, d'autres foisonnèrent à tel point qu'il fallut les détruire afin de protéger les anciennes fleurs.

Les roseaux étaient aussi fidèles et aussi spontanés que les hirondelles. Ils tentaient sans cesse d'étendre leur domaine. Le moment où la pointe des roseaux perce le miroir est aussi émouvant que le retour des hirondelles. Celles-ci choisissent le vendredi saint, et les roseaux naissent à l'air libre peu après. D'abord, les plus proches des rives, car ils n'ont qu'une petite épaisseur d'eau à escalader, puis viennent ceux des profondeurs. Ils seront les plus beaux, les plus nourris, les plus bleus, les plus coupants, les plus effilés, les plus empanachés, mais ils seront aussi les derniers à cliver la surface diamantée, car leur voyage dans l'eau est bien plus long. J'ai souvent observé ce moment où la pointe touche *presque* la surface, puis regardé la fine aiguille qui a percé... Dès lors, le vent et le soleil sont obligés d'en tenir compte ! Une ride ou un anneau, une ombre ou un pli, si imperceptibles soient-ils, existent au point où le roseau fuse.

La montée des nénuphars a quelque chose d'opulent et de charnel comme un portrait d'Hélène Fourment.

Ils ressemblent à des nids d'oiseaux d'une riche coloration pourpre. Ils naissent des épousailles du soleil avec le fond de l'étang. Gros-Louis prétendait que les pariades d'oiseaux avaient lieu à la Saint-Joseph ; ce devait être vers la même date que les puissantes racines des nénuphars, dans leurs demeures sombres et froides, recevaient la visite du soleil et que leur sève se mettait lentement en mouvement.

Les iris ont pour la floraison un arrangement avec les saules, dont ils reprennent en l'accentuant la couleur dorée.

Mais, près de ces trois personnages végétaux prépondérants — les nénuphars, les roseaux et les iris — que de fées florales, d'elfes feuillues, d'ondines malicieuses habitèrent notre étang !

Il y eut des visiteuses rares ou précieuses, comme parmi les oiseaux; le jaseur de Bohême, le bec-croisé ou le magnifique Alcyon.

Ainsi, une année, à côté du pont, presque en face du cytise, une sagittaire fut signalée.

— Un présent du héron, remarqua mon père, tout comme le frai du brochet... C'est même sa place préférée quand il pêche à l'aube...

Au début il ne se passait pas de jour que l'un ou l'autre n'allât observer la tige d'où se détachaient les belles feuilles en forme de fer de lance. La sagittaire grandissait lentement. Accoutumé à sa présence, on cessa d'y faire attention, et soudain, un matin de mai, ma mère, qui s'intéressait le plus à la sagittaire parce que cette plante portait le nom d'un signe du Zodiaque, la trouva tout ornée de ses jolies fleurs à trois pétales blancs. On eut beau la protéger, marquer sa place, pour ne pas la blesser par mégarde, elle ne reparut plus l'année suivante. Gros-Louis prétendait que les carpes en rongeaient les pousses.

Une autre fois parut, visiteuse élégante, comme jadis M^lle^ Cap, le jonc fleuri ou butome... On le nomme aussi fleur-des-cygnes. Quand on l'indiqua à tante Mimie, elle soupira et dit :

— Si vous n'avez pas de cygne elle ne restera pas...

— Mais nous avons des canards ! rétorqua maman...

— Ce n'est pas la même chose, vous savez bien, Camille !

Pourtant elle persista à fleurir pendant plusieurs années, puis un hiver d'eaux insuffisantes et de forte gelée elle périt.

C'est par une année sèche aussi que parut, près du pont du potager, une véritable ciguë. D'abord, mon père n'était pas sûr.

— L'ombellifère peigne-de-Vénus lui ressemble, disait-il.

Mais on vit bientôt comme elle était redoutable, ligneuse, avec des taches suspectes d'un rouge violacé à la tige.

— Elle porte les marques de sa perversité ! dit tante Mimie.

Sa rareté la fit pourtant respecter.

— Attention, en fauchant les rives, qu'elle ne se mêle point au foin des bestiaux !

— Mais la chèvre, si elle vient à se détacher ?

— Elle se gardera bien d'y mettre la dent, elle connaît d'instinct les plantes empoisonnées !

— Pourtant, les chèvres broutent le rhododendron et meurent !

— Ah ! mais le rhododendron est une plante exotique, elles n'ont pas encore appris à s'en méfier !

Alors, tante Mimie regarda mon père de cet air qu'elle prenait dès qu'une chose pouvait être rattachée à des forces secrètes ou occultes :

— Comment expliquez-vous qu'elles se souviennent de cela héréditairement, Lucien ?

Naturellement, cet été-là on parla aussi beaucoup de Socrate. Tante Mimie ayant informé Jules de la présence d'une ciguë dans l'étang, il répondit qu'il était temps de réhabiliter Socrate, et qu'il s'en occuperait, de Paris.

Ma mère objecta qu'elle ne croyait pas que Socrate dût être réhabilité, et tante Mimie repartit qu'elle ne se corrigerait jamais de son rationalisme, et que Jules disait que la logique poussée jusqu'au bout fausse même les mathématiques...

A ces apparitions de plantes rares répondaient un foisonnement de lentilles d'eau, de cheveux-d'ondine et une algue aux feuilles ondulées sous-marines qui s'adjoignaient soudain, en été, un tapis de petites fleurettes blanches...

Si l'eau, rétrécie par la chaleur, laissait un bout de vase à découvert, celle-ci se peuplait bientôt de renouée à fleur de corail. Si l'eau remontait, la renouée mourait et encombrait les bords de l'étang de gros paquets de verdure noyée.

Craintives des profondeurs mais amies de l'eau, certaines plantes mêlaient la lisière de la rive à la frange de l'étang. Ainsi un petit jonc, dont la fleur ressemble à une ficelle détordue, ainsi le tendre myosotis d'eau.

Mais la plus délicieuse de ces petites amphibies végétales est la menthe, odorante de la racine à la houppe mauve. Elle offre des trésors de parfums à qui la froisse... O menthe, la fraîche et l'amère, la vivifiante et la vite fanée ! C'est elle qui devait un jour me révéler l'accomplissement de ma destinée féminine, car un matin que je pêchais le gardon, les pieds dans les touffes aromatiques, l'odeur de la menthe m'atteignit soudain jusqu'au cœur. Je compris alors, à mon trouble même, qu'une semence humaine avait pris racine en moi... Les femmes ont une ressemblance avec les plantes qui poussent dans l'eau : elles aussi n'accèdent à la vie complète qu'en deux étapes : d'abord par l'amour, puis par la maternité.

Gros-Louis, au début d'octobre, armé de perches et de faux, encadré de deux aides vigoureux, s'embarquait sur *la Flotte*, et, lentement, conduisait son radeau tout autour des deux îles, tout au long du « huit » d'eau. Un premier voyage servait à faucher le tout aussi profondément que possible, et quand les plantes coupées surnageaient, on échangeait les faux contre de solides râteaux et l'on chargeait de végétation dégoulinante *la Flotte*, au point de chavirer. Gros-Louis s'amusait de voir arriver le moment où l'eau affleurait le bordage, où un faux mouvement provoquerait un naufrage. L'un des aides, un gros blond, nommé Sander, très poltron, grommelait :

— Assez, les gars, sinon nous serons la gueule dans l'eau !

Gros-Louis, avec un sourire suffisant, disait :

— Je ne m'y connais peut-être pas. Tu vas voir !

Il chargeait toujours, faisait lentement pivoter *la Flotte* et ramenait sa cargaison jusqu'à la rive basse, où l'on déchargeait.

— Là-dessus de la chaux contre l'acidité, disait-il, et vous verrez l'engrais !

En attendant, la décomposition des plantes aquatiques s'engluait d'humeurs visqueuses, de mouches, et exhalait une odeur, sinon de pourriture, de fermentations aigries.

Or, une certaine année, Gros-Louis, au beau milieu du fauchage, quitta *la Flotte* et vint trouver mon père. Il tenait en main une poignée d'algues :

— A mon avis, en ce qui me concerne, et je puis me tromper, dit-il, c'est la peste des eaux... Y en a beaucoup du côté hollandais. Je m'y connais, j'ai de la parenté par là.

La peste des eaux ! Oui. L'*eloda canadensis* ! Mon père précisa bientôt son origine grâce à son livre de botanique. Arrivée d'Amérique en Ecosse en 1842, elle parut en Hollande vers 1860 ; répandue ensuite en Allemagne et se propageant implacablement, elle envahissait de ses masses verdoyantes les étangs et les canaux, jusqu'à entraver la navigation.

— C'est le héron qui l'a apportée ! Que ne l'avions-nous dépistée et arrachée avant sa floraison !

Eh ! personne ne l'avait vue. Elle devait avoir germé, atteint la surface et ouvert sa méchante petite fleur brunâtre parmi la multitude des végétations coutumières. Et, maintenant, elle s'était déjà ressemée, le fond de l'étang allait se remplir de ces pousses serrées, dont chacune a la forme d'une petite fusée sournoise et feuillue... On ne pourrait plus nager... la barque ne pourrait plus voguer, les poissons mourraient, les nénuphars étoufferaient, et, en automne, les monceaux immenses de l'eloda formeraient une vase épaisse... la peste, la peste des eaux... Notre cher étang était frappé de cette terrible maladie !

L'année suivante, l'envahissement de l'eloda tua toutes les autres plantes, sauf les nénuphars, protégés à force coups de faux, les roseaux, indestructibles, et les iris réfugiés en faibles profondeurs. A l'automne, coincé sur *la Flotte* par les monceaux ruisselants, Gros-Louis jurait :

— A mon avis, et en ce qui me concerne, ou je me trompe fort, ou il faudra faire sauter à la dynamite.

Un jour, ayant peut-être épuisé sa virulence, ou sucé tout ce qui la nourrissait, ou en proie à quelque mystérieuse épidémie, l'eloda disparut à son tour... Jamais l'étang ne fut si beau qu'au printemps suivant, dans sa convalescence. Libre de glace, l'eau, haute, fière, couleur d'acier, était prête à tous les prodiges du printemps.

A DÉFAUT de cygnes pour contenter le jonc fleuri, nous avions donc des canards. Gros-Louis assurait qu'ils sont nécessaires. Ils dévorent les lentilles d'eau qui, sinon, couvrent les mares d'une peau de chagrin verte.

— J'appelle ça de la salade-à-canards ! disait-il.

Ma mère, pro-canard aussi, aimait à voir les couvées de poussins, couleur de blé mûr, entourer les canes mères ; elle aimait aussi à les mettre à la casserole en automne, les plumait elle-même pour ne rien perdre de leur précieux duvet... Au bout de quelques années, elle en garnit une poche de soie bleue et me l'offrit.

— Ainsi, avec ta manie de dormir fenêtre ouverte, tu te garderas du froid aux pieds... Tu vois ? Un édredon fait uniquement du duvet de *nos* canards !

Mais mon père n'oubliait pas le blâme de M. Duruy : que la fiente des canards polluait les eaux où l'on autorisait les baignades ! Puis, aussi, chaque fois qu'il voyait les canards fouir goulûment les rives meubles de leur bec, à la recherche de vermisseaux ou de racines, il secouait la tête : « Ils désagrègent les berges. »

Ainsi la disparition des canards fut-elle décidée...

— Eh bien, dit ma mère simplement, je ne ferai plus couver, on commencera par manger les mâles, au printemps, puis on ramassera les œufs, et, dès que la ponte sera finie, on mettra peu à peu les canes au pot. Un excellent plat du dimanche. A la saison des châtaignes on les mangera bourrées de marrons, et avec des compotes de coings.

Mais les canards étaient en nombre impair. A l'hiver, il en restait un seul. Et nous étions si nombreux le dimanche ! On attendit une occasion, et, pendant ce répit, le canard survivant devint si craintif, si sauvage qu'on l'oublia. Moi, le soir, les pieds au chaud sous le petit édredon bleu, je pensais parfois à lui. Où dormait-il ? Dans quel fourré reposait-il, la tête sous l'aile, inquiet au moindre bruit ? Le dernier canard de l'étang. Pendant le jour, je l'épiais souvent. Lui aussi fouillait les rives, mais il n'agissait plus qu'avec prudence et sans bruit...

Enfin, au Carnaval, maman dit :

— J'achèterai un canard à la boutique et nous y joindrons le nôtre... Voyons ?... Que Gros-Louis le tue samedi, il sera mortifié à point pour le mardi gras...

Il dégelait depuis deux jours. J'aperçus le canard, fouissant voracement la rive, retrouvant une provende, car on ne le nourrissait plus de graines. Comme il avait l'air heureux ! Le vendredi le dégel s'accentua par une longue pluie tiède, et la glace, rongée aux bords, permit à l'unique survivant d'agiter ses palmes oranges dans l'onde tant aimée... Et mourir demain ? Laisser tout cela ? Le printemps si proche, l'étang presque dégagé ? Les œufs de grenouille allaient lui offrir une délicieuse provende, et... bah ! qu'y faire ? Je tentai de n'y plus penser. Mais ma joie du dégel en fut troublée.

Le lendemain, sous mes fenêtres, j'entendis Gros-Louis s'exclamer à son habitude :

— A mon avis, en ce qui me concerne... en ce qui me concerne, *EN CE QUI ME CONCERNE !* Je l'ai !

Mais un bruit d'ailes et des cancanements violents révélèrent qu'il ne l'avait pas...

Une heure après, Louis vint trouver mon père. Il en avait assez de courir après un canard.

— Ça n'est pas un travail d'homme d'y passer des heures, et, en ce qui me concerne, monsieur, prenez votre fusil et abattez-le. Y ne vaut pas le temps que j'y mets.

Mon père n'aimait pas tuer de la volaille. Cependant, il ouvrait son tiroir à cartouches, quand, soudain, sans que je pusse me rendre compte moi-même de ce qui m'arrivait, j'éclatai en sanglots. Je pleurais rarement. Mes parents me regardèrent, stupéfaits :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Le canard... Il est tout seul, et il... il aime tant l'étang et je... Papa ! Ne le tue pas, laissons-le vivre !

Mon père remit doucement la cartouche dans le tiroir...

— Mais.. mon dîner de mardi ? objectait ma mère... Ça te peinerait vraiment, Minette ?

— Oui... il... il est si courageux à se cacher, à se sauver, tout seul ! et juste quand il fait si beau !

Si beau ?..

Mon père me regardait tout surpris, car une averse serrée noyait le jardin.

— Ah ! oui, si beau, si beau pour un canard ! Il aime tant la pluie.

Et le canard vécut si longtemps qu'il a bien failli survivre à l'étang.

MAIS personne ne songea jamais, jamais à supprimer les poules d'eau. Il en vint deux un beau jour d'automne... Père ne dit pas : « Le héron les a apportées... » Mais : « Elles doivent avoir remonté la Gaute, ne les effrayons pas... » Elles restèrent. Il y en eut quatre, puis huit, jamais plus de douze. Quand d'autres voulaient s'implanter, les douze les poursuivaient et les chassaient. L'excédent des poussins, au printemps, disparaissait on ne sait comment. Le long de la Gaute...

Nous pouvions les dénombrer sur la pelouse, à la saison des châtaignes, les longues pattes grêles, le cou qui avance comme celui d'un oiseau mécanique, et chaque fois la queue remonte d'un petit coup, et les têtes à charnière rouge hochent.

Elles aimaient à raser le matin le mur plongeant dans l'étang, avec un petit gloussement sec lorsqu'elles se cherchaient au moment des amours ou rassemblaient leur couvée. Je me levais alors ; le soleil glissait du côté du frêne penché et, prenant de biais la maison, comme le vent d'est en hiver, il entrait par ma fenêtre et dormait sur mon lit et sur l'édredon de soie bleue tout chaud du duvet de nos canards...

CHAPITRE SIXIÈME

Les arbres du bord de l'étang avaient l'avantage d'être doublés au miroir de l'eau. Quand ils bourgeonnaient, s'enfeuillaient, s'effeuillaient, s'agitaient, leurs images reproduisaient fidèlement leurs gestes. Mais que l'image dans l'eau fût brouillée de pluie, brisée par le vent ou voilée par la glace, les arbres ne changeaient pas. La fidélité n'était pas réciproque.

Quand survenait la gelée, les arbres, déjà dépouillés de feuilles, étaient eux aussi privés de leurs reflets.

Au dégel, ils le retrouvaient lentement. D'abord par fragments, dans les flaques où de la neige fondue formait, sur la glace même, de petits miroirs ; ensuite dans l'étendue de la glace, devenue mate, transparaissaient vaguement leurs silhouettes ; puis, près des rives orientées au sud, des espaces d'eau montraient quelques images très claires et très belles, comme reposées et renouvelées par leur sommeil d'hiver... Enfin, une brume odorante, un encens végétal montaient comme un suc aérien de l'étang entièrement libéré, et les arbres, réunis à leurs reflets, semblaient heureux. Les formes jumelées étant ainsi reconquises, il s'agissait de ravoir aussi les feuilles.

Certains arbres se laissent surprendre par l'hiver sans rien prévoir ni préparer pour le printemps futur : « On verra bien comment on s'en tirera ! » D'autres travaillent dès avant la chute des feuilles. Le plus adroit de tous est le coudrier. Les sourciers et les fées qui lui demandent leurs baguettes magiques le savent bien... La noisette n'est pas sitôt mûrie que voilà notre arbrisseau à la besogne en vue du dégel de l'an prochain ! Regardez-le vers le 15 septembre ! A peine quelques-unes de ses feuilles se fanent-elles que déjà se montre un petit chaton têtu. Il a la forme d'un minuscule battant de fléau, il est prêt à affronter jusqu'à cent jours de gel et de neige, et il ne se laissera pas prendre à la douceur de la Saint-Martin, comme il arrive au *pirus japonica*, ce buisson-ardent, qui s'y trompe parfois, et entr'ouvre l'une ou l'autre de ses fleurs couleur de feu au soleil de novembre. Le noisetier, lui, parmi mille indices contradictoires, discernera le premier signe du véritable printemps. Souvent, dès la Chandeleur, il commencera à s'étirer, puis se déroulera en souplesse et en duvet. Quand il jugera le moment venu, il fera signe à la minuscule fleur femelle. La voilà, vive, rouge comme une étincelle : la future aveline.

A la ceinture d'eau de l'île répondait en bordure de la rive une ceinture de noisetiers mirés dans l'étang. Le Propriétaire-Précédent avait planté de nombreuses variétés. Le noisetier pourpre offrait un fruit oblong — et ma mère, qui ne perdait jamais une occasion de m'enseigner l'astronomie, prétendait que cette noisette avait la forme elliptique que décrit la terre en tournant autour du soleil. Une autre espèce au feuillage dentelé donnait une aveline grassouillette, blanche, entourée d'un calice de volants verts, d'une chair laiteuse, molle, un peu fade; mais on en avait la bouche pleine. Une autre encore était plus petite, plus ferme, presque ronde, et la coquille se fendait sous la dent sans s'émietter. Enfin, le coudrier sauvage livrait une noisette grosse comme un gland et couleur d'ambre vieilli ; elle s'ouvrait sur une amande habillée de fibres rousses. La chair m'en paraissait un peu amère, avec un parfum rappelant la fin des vacances et le déclin de l'été.

Pour cueillir les noisettes, on se glissait en barque sous les buissons, flottant ainsi entre la réalité et le mirage ; et pour une seule que l'on dérobait il y en avait deux de moins, celle de l'arbre et celle de l'eau.

En février, quand le noisetier travaille déjà si bien, le chêne garde son air mort, mais ce n'est ni par insouciance ni par désordre. Il a confiance en sa force. Au moment choisi par lui il se mettra au travail. *Le Mémorial du naturaliste*, un livre du siècle passé que je possède, m'assure que la feuillaison du chêne survient le 29 avril. Moi, je crois qu'il choisit son moment avec discernement, selon les courants aériens et ses prévisions personnelles du temps qu'il fera. Il n'accepte d'ordres de personne, pas même du Prince Charmant de la Chandeleur, qui pose le baiser du réveil aux forêts. Le chêne exige des feuilles de forme précise, ni grandes, ni petites, ni dures, ni molles. Des fleurs ? A-t-il des fleurs ? Certes, mais il les montre peu ; il semble vouloir dissimuler ses fleurs, comme une faiblesse trop sentimentale pour un arbre aussi viril. Mais il en aura ; des chatons mâles et des fleurs femelles, juste ce qu'il en faut pour offrir à l'automne les glands si parfaits dans leurs formes limitées.

Notre chêne, dressé à côté du grand pont, étendait des branches horizontales sur l'étang. Dès la mi-septembre, quand l'air frémissait aux approches de l'automne, il concédait un don de glands. Par les soirs calmes on entendait l'eau les recevoir avec un bruit plus net et plus sonnant qu'un plongeon de gardon. Si en cueillant les noisettes autour de l'île on dérobait, avec le fruit, l'image du fruit, il en allait bien autrement pour le gland. En voulant rejoindre son reflet dans l'eau, tout comme jadis Narcisse, il arrivait seul au fond.

Mon livre assure que la feuillaison du frêne s'effectue le 30 avril, le lendemain de celle du chêne... Donc, il est plus tardif — d'un jour — que le chêne, déjà si tardif. C'est à cause des difficultés à préparer les hélices dont seront ailées ses semences. Une forme tellement précise ! Sans doute demandera-t-il, en été, l'avis des libellules. Sèches, les ailes du frêne ressemblent bien à celles des « demoiselles. » Mais le frêne penché du coin

de l'étang devait son plus grand intérêt à ses racines. Crispées à la berge, plus haute à cette place, dénudées par les ruissellements, nouées en courbes et en boucles, elles formaient des antres frais et sûrs où nichait, en mai, le martin-pêcheur. C'est donc grâce au frêne penché que l'oiseau magique passait sans cesse sous mes fenêtres. Tout comme d'avoir la nuit entendu la pluie tranquille balbutier des berceuses à l'étang, c'est un grand privilège d'avoir vécu dans l'intimité d'un martin-pêcheur. Il est si beau qu'il a des origines fabuleuses, et je n'ai pas été étonnée d'apprendre que son vrai nom est Alcyon, et qu'il est apparenté aux étoiles de la Pléiade.

Aux temps anciens, il couvait ses œufs au ras des flots, en Méditerranée, huit jours avant et jusqu'à huit jours après le solstice d'hiver, et alors la mer défendait à ses vagues de bouger, afin de ne pas compromettre l'éclosion des petits. Le martin-pêcheur est un joyau couleur de printemps, dès avant le printemps ; il a une pureté et une dureté de pierre précieuse, et on avait l'impression, en le voyant passer, que s'il heurtait une branche dans son vol il sonnerait comme une clochette de cristal.

Au mois de mai, nos alcyons avaient à satisfaire l'appétit de leur nichée. Ils filaient, par-dessous le pont, plus vite encore que le vent d'est en mars. Souvent l'un d'eux se perchait sur le cytise, dont les rameaux surplombaient l'étang à une place fréquentée par des semis de petits poissons d'argent. Chaque matin il lui en passait une douzaine par le bec. Pourtant, les sots petits gardons revenaient toujours à cette même place. Leur désir du rayon de soleil qui traînait là était plus fort que leur crainte du martin-pêcheur : « Bah ! ce n'est pas *moi* qu'il attrapera », se disait sans doute chacun d'eux.

Comment s'y prenait-il, l'alcyon, pour plonger sans bruit, alors que l'on entendait si bien tomber un gland ou sauter un petit poisson ? De son cytise, il se jetait à l'eau, comme une pierre, remontait du même élan et filait vers son nid, proie au bec. Bleu comme l'azur, roux comme le froment, vert comme l'émeraude.

Je n'étais pas la seule à admirer l'oiseau merveilleux. Gros-Louis aussi s'arrêtait sur le pont et l'observait. A son admiration se mêlait du dépit. Pêcheur passionné, il aurait bien voulu jeter le dimanche ses lignes dans l'étang. Mon père refusait.

— Alors, grognait le jardinier, alors, pourquoi laisser vivre ce braconnier ?

Néanmoins, chaque fois que l'oiseau, poisson au bec, regagnait son nid, Louis se tapait sur les cuisses et s'exclamait :

— Il l'a ! ma parole ! Il l'a ! A mon avis, en ce qui me concerne, et je puis me tromper ; il ne manque pas souvent son coup !

Même en ses moments d'enthousiasme, Louis énonçait prudemment ses opinions.

A la cuisine, où il portait les légumes, Louis imitait d'abord le cri du coq, allusion vivement ressentie par Martha, la cuisinière, qui aimait un garçon crétu de cheveux roux, puis, accentuant ses sarcasmes, il dit un matin :

— Martha ? Hei ? Martha ? L'oiseau du frêne, il a son poisson d'argent, et toi, tu as beau guetter ton poisson rouge, il t'échappe, pas vrai ? Tu lui jetais tes filets, pas plus tard qu'il y a dix minutes! A mon avis, en ce qui me concerne, et je puis me tromper, il ne t'a même pas regardée ! Fuittt !... Il t'échappe chaque jour ! Et il n'est pas si timide avec la Mieke, du café Victoria ! Non ?

Martha, furieuse, répliqua :

— Hei ! Toi, Louis-le-Gros, va-t'en cueillir les groseilles avec Marie Fossé ! Ton Isabelle viendra t'y relancer, armée du manche à balai !

En effet, en ce printemps où l'alcyon et le mois de mai se disputaient la palme du brillant et du scintillant, si j'épiais, le matin, l'oiseau pêcheur, vers l'heure où l'appétit de la nichée multipliait son activité, Martha guettait son poisson rouge, le nouveau facteur. Roux de cheveux, rouge de visage, le nez pointu, silencieux de nature, timide de caractère. Sans doute, Martha s'était-elle prise à son propre jeu de tirer de lui des quolibets ou des paroles galantes. Martha, abondante de corsage et violente de nature, inquiétait ma mère, qui secouait la tête et disait :

— Elle est bien sotte ! Un amoureux à chaque doigt, des querelles à chaque kermesse, et maintenant elle s'est toquée de Raymond le facteur. Si ses parents n'y mettent le holà, cela finira bien mal.

Martha semblait intimider Raymond. Au lieu de profiter joyeusement de l'aubaine, il sonnait à la grille du jardin, entrait rapidement sans lever les yeux, glissait vite le courrier dans la boîte aux lettres, puis filait à toutes jambes. Martha, au coup de sonnette, plantait là ses torchons ou sa vaisselle, courait à la grille, et y arrivait souvent à temps pour recevoir le courrier des mains du facteur :

— Il faut que je porte cela immédiatement à Monsieur ! disait-elle...

Louis, la voyant rentrer avec les journaux, ricanait :

— Hei ! à mon avis, et je puis me tromper, mais en ce qui me concerne, tu l'auras point !

Un jour qu'il applaudissait le martin-pêcheur, Gros-Louis rencontra Raymond sur le pont :

— Eh bien, mon bon, il l'a, ou je me trompe fort !

Raymond s'arrêta un moment, vit l'oiseau regagner son nid, et dit d'une drôle de voix caverneuse :

— Est-ce qu'il y a des petits ?

— Ah ! oui, sinon, il avalerait son poisson sur place, tu penses ! Crois-moi, mon gars, il faut prendre les poissons quand on peut, et les happer tout de suite... Et toi ? Quand feras-tu ton nid ? Y en a pas mal qui veulent bien d'un joli roux, à mon avis et je puis me tromper, mais...

Il n'acheva pas, tira la langue, ferma un œil, en montrant du pouce, par-dessus son épaule, Martha qui arrivait, sabots claquant sur le pavé.

La nichée avait quitté le nid. On ne voyait guère les petits, peureusement blottis dans les

ramures basses, mais les grands oiseaux continuaient à se laisser tomber comme pierres sur leurs proies bien visées, et toujours saisies, qu'ils happaient sur place.

Tant l'alcyon jeta son ruban vert émeraude de rive en rive que les herbages poussèrent, les nénuphars s'épanouirent, les roseaux, minces comme flûtes, prirent leur élan, le frêne fleurit, les acacias embaumèrent puis laissèrent choir leurs grappes blanches, et Martha nous quitta. Déjà Louis ne poussait plus le cri du coq en la voyant. Tout avait été inutile : Raymond s'était marié.

— Je l'avais prévenu, expliquait Louis-le-Gros à Marie Fossé, qui désherbait les semis de carottes, je le lui ai dit : « Tu es bien bête, mon garçon, de ne pas mieux profiter de ton jeune temps... Une fois marié, fini de rire... » A mon avis, en ce qui me concerne et je puis me tromper... Faut pas aller trop vite.

Marie Fossé leva avec autorité l'une de ses grosses mains terreuses :

— Il fallait, dit-elle, avec Mieke-Victoria, y a un petit en arrivance.

Raymond allait donc faire comme le martin-pêcheur : volant de son pas vif par les routes et les sentiers, et rapportant à Mieke, comme autant de poissons pêchés par son travail, les sous de son salaire.

Le saule ne forme pas, comme le noisetier, dès septembre, des chatons nets nichés solidement à l'aisselle des feuilles flétrissantes. Il montre un bourgeon comme tous les arbres, qui ne quittent leurs feuilles que lorsqu'ils sont bien sûrs de posséder l'espoir de leur prochaine feuillaison. Quant au saule, nul ne pourrait dire, en le voyant, comme pour le coudrier : « Tiens, des chatons ? » Il y travaille discrètement tout l'hiver, et il s'y prend bien, car il gèle encore que ce qui semblait tout d'abord un simple bourgeon de feuille est déjà un bouton de corail à fente d'argent. Dès la première tiédeur, la fente s'élargit, le chaton fuse en duvet et en douceur. L'étang n'a pas de meilleur ami que le saule. Il retient la terre des rives trop fluentes, il reçoit la brise aussi souplement que les roseaux ou les eaux. Il plonge certes ses racines dans l'étang et s'abreuve abondamment, mais on devine qu'il lui rend tout l'été en fraîcheur ce qu'il lui prend en liquide. Du côté où s'écoulait la Gaute s'arrondissait un grand saule de l'espèce dont les chatons sont les plus ronds et les plus beaux. A côté fusait une touffe d'iris d'eau, aux feuilles en lames d'épées. Ces deux se sont entendus. Quand le saule n'en peut plus de gonfler ses houppes, de les couvrir de pollen, de vibrer d'abeilles, d'être parcouru par des guirlandes de papillons, quand il est vraiment temps de permettre aux jolies feuilles lancéolées de se dérouler et de jouir à leur tour du printemps, le saule laisse choir soudain toute cette douceur, cette clarté, ce duvet : « A ton tour ! » Alors, l'iris déplie ses fleurs capricieuses et leur donne la couleur — un peu plus mûrie, plus accentuée — qu'avaient les chatons au moment le plus pullulant du pollen.

Pourquoi faut-il que près de ce saule généreux et confiant, l'aune se montre méfiant, dur, incompréhensif dans l'effort de mars ? Il s'est cependant muni dès septembre de chatons bien préparés, mais il n'a osé se dépouiller de ses feuilles que contraint par la gelée, et il reste longtemps crispé, sourd aux plus douces promesses de l'air. De ses racines rouges et goulues il aspire l'eau avec plus de gourmandise encore que les saules...

— Je déteste tous ces arbres autour de l'étang, dit un jour Robert, ils nous chipent toute notre eau !

— Détrompez-vous, mon garçon, dit solennellement M. Duruy, présent ce jour-là, les racines retiennent au contraire l'eau dans le sol, et là où l'on déboise trop les mares naturelles disparaissent.

Quoi ? Des mares, des étangs, disparaître ? Alors que la pluie généreuse sillonne sans cesse le ciel de sa profusion, alors qu'il n'y a qu'à creuser la terre pour voir le trou se remplir d'eau ? Alors, qu'on ne se trouvait ici qu'à quatre mètres au-dessus du niveau de la mer ?

Non. Personne n'y croyait, personne ne pouvait supposer qu'un jour l'étang pût disparaître.

Bien des circonstances importantes pour l'étang, ses poissons et ses plantes, ont dû passer inaperçues ou tomber dans l'oubli. Mais dès que l'eau amicale participait à quelque incident de notre vie ma mémoire en gardait le souvenir. Et c'est pourquoi je me souviens si bien des lumières mobiles et légères que le miroir d'eau envoyait parfois au plafond de la salle.

La grande touffe de nénuphars au pied de la maison interceptait une partie de son image jumelle. Vues du pont, les fenêtres du salon n'existaient point. En revanche, par les jours brillants de juin, l'eau lui envoyait sa clarté, tant le ciel était illuminé. Il suffisait alors d'un peu de vent, de la barque, d'un poisson sauteur pour faire jouer des ondes lumineuses sur le plafond. C'est là, et un tel jour, que tante Mimie reçut Jules pour une entrevue importante.

Mon père prétendait que dans sa correspondance avec sa mère Jules utilisait simplement une copie de ses articles de journaliste. Il les faisait précéder de « Chère Maman » et les terminait par : « Je t'embrasse ». Mais quels journaux pouvaient bien utiliser ce que la famille nommait : « Les folles cures de Jules » ? (On pensait que *cures* voulait dire « fantaisies dangereuses »). Or, un jour, après le « Je t'embrasse » final, il écrivit :

« Je vais me marier, donne-moi ton autorisation. Moi, je me passerais bien de cette formalité, mais la petite veut absolument. »

Mon père, à qui la tante montra cette lettre, haussa lentement les épaules et les sourcils.

— Evidemment... Mais que faire ? Qu'il vienne. Il faut lui imposer un contrat de mariage, sinon vos autres enfants en souffriront, lors de votre succession.

Et Jules vint, un jour de solstice d'été, et sa mère le reçut dans la salle. Il avait un doux visage déjà un peu fatigué, avec une barbiche grison-

nante et des plis de bienveillance autour des yeux. Il assura qu'en principe il n'accepterait rien de ce qu'on lui demandait, parce que rien n'est certain, mais en pratique il consentirait à tout, parce que tout aussi est incertain... « Tout se mêle et flue comme ces reflets, dit-il, ses yeux bleus et tendres levés vers le plafond... on étudie beaucoup les ondes, maman, peut-être l'univers entier n'est-il que mouvement d'ondes ? »

La discussion ne fut pas très longue. On finissait toujours par dire oui à Jules. Mais tante Mimie tint bon, pour une seule chose : la mariée ne serait pas en blanc.

Ma mère a dit, le soir :

— Et si elle y tient tant, cette fille, qu'est-ce que cela vous fait, qu'elle soit en blanc, puisque vous n'assisterez pas au mariage ?

— Je veux bien, répondit la vieille dame, je veux bien transiger sur les questions d'argent, mais non sur une question de symboles.

Bien des années après le mariage de Jules, alors que mes enfants à moi penchaient leurs têtes aux fenêtres du premier étage, pour se regarder dans l'eau, ces mêmes reflets au plafond de la salle me furent un jour particulièrement sympathiques.

Dans une petite ville à l'est de notre province, un oncle âgé vint à mourir, laissant une femme aussi riche que lui et une nombreuse descendance. Grande réunion de famille dans la ville de l'est.

C'était l'oncle du Maître-du-logis dans l'île.

— Je ramènerai à midi mon cousin Léonard, dit-il, prépare un bon déjeuner. Léonard est en froid avec les fils de l'oncle. Je doute qu'on nous retienne au repas de funérailles.

Quelle chaleur en ce mois de juin-là ! Il ne faisait vraiment pas un temps d'enterrement. Moi, pensais-je, je voudrais m'en aller par la neige, ou bien un jour qu'il pleut froid et que le Verseau s'en donne à cœur joie ! Léonard est corpulent, il va nous arriver suant, soufflant et furieux. Lui, magistrat, s'être dérangé, arriver de Bruxelles, et ne pas être retenu au repas de funérailles ? Préparons-lui des choses fraîches : de la salade de laitues bien assaisonnée, des pommes de terre nouvelles, des petits pois, du rôti saignant, des fraises, de la crème, du vin de Moselle... Nous mangerons dans la salle... Ouvrir la fenêtre dès le matin, clore les volets et la porte du jardin pour nous garder du soleil... Et comment garnir la table ? Pas de couleurs... Une nappe blanche, un peu glacée d'empois... Quelle chance de posséder une coupe de verre bleu ! Surtout, ne pas y mettre des coquelicots. Ils donnent chaud rien qu'à les voir. Non, faire flotter des nénuphars à même l'eau de la coupe.

Bientôt, penchée à la fenêtre, je vois une fillette traverser en barque le reflet de la maison. Ce n'est plus moi. Elle m'est plus chère que moi-même. Elle aborde les nénuphars, se penche, tire les fleurs : « Je prends les plus jeunes, les plus belles, maman ! » La barque oscille, et le reflet de la maison se brise, s'éparpille, se mêle à des éclats de ciel... Mais, dans la barque, la cueilleuse de nénuphars demeure intacte, fraîche, charmante et les mains pleines de fleurs. Ah ! puisse-t-elle un jour avoir elle aussi dans sa vie une enfant comme elle, tendre reflet qui la double et la continue...

Le Maître-du-logis dans l'île ramène le cousin Léonard furieux et transpirant comme prévu :

— *Ils* ne nous ont pas placés à notre rang dans la famille... Plus souvent, que je viendrai de Bruxelles pour être ainsi reçu ! Ils nous ont invités à dîner, oui, mais vous comprenez si nous avons accepté !

Ah ! c'était peut-être un idée à moi, et que Léonard se moquait bien de la nappe blanc glacé, de la coupe bleue, des nénuphars et des lunules joyeuses que l'étang envoyait au plafond chaque fois qu'un poisson sautait ou qu'une brise bougeait. Une idée à moi, l'influence de ces choses sur l'humeur... Mais Léonard s'est vite déridé. Alors le Maître-du-logis lui rappela le temps où, enfants tous deux, ils jouaient au bord de la rivière, dans la ville de l'est.

Je pensais aussi à l'oncle. Non que je le plaignisse d'être mort. Tante Mimie et mon père m'avaient désappris la crainte de mourir si l'on est âgé :

— Un vêtement usé qu'on laisse... Et puis, pourvu qu'on ait vécu de son mieux, qu'est-ce que cela fait ?

Mais par ce temps merveilleux ! Le cousin Léonard aussi en fit la remarque :

— Choisir une telle chaleur pour se faire enterrer, cela n'a pas de sens ! dit-il avec humeur.

Il faut croire que le temps-qu'il-fait tient au cœur de tout le monde, car ce même commentaire, je l'ai entendu cette année-ci encore, en plein mois d'août, à deux pas du logis de la Pluie Tranquille devant l'église de Berchem. Par l'éblouissant midi, la mort passa par là, conduite dans un carrosse Louis XV, tout en moulures et en reliefs. Aux quatre coins, des anges d'or soutenaient le vaisseau de bois où se balançait le cercueil. Quatre lumières pâles, intimidées par le soleil, clignotaient dans quatre lampadaires cravatés de crêpe. Un cocher vêtu à la mode espagnole, d'un bicorne et d'une longue cape noire, épaisse comme la pluie en novembre, conduisait les chevaux noirs, aux têtes surmontées de hauts plumets. Puis venait une musique de cuivre, quatre pleureurs voilés et une longue file de voitures luisantes. Le soleil écrasait tout cela de sa brutale clarté... Les passants s'arrêtaient pour voir le solennel enterrement d'un brasseur du faubourg. Même là-haut, dans l'appartement de la Pluie Tranquille, une petite main frêle entr'ouvrait les rideaux. C'est alors qu'une commère, près de moi, dit :

— Si ce n'est pas malheureux de s'en aller par un temps pareil !

Dans sa chambre bien close, la Pluie Tranquille murmurait sans doute :

« Je ne demanderais pas mieux, moi, que de descendre et de rafraîchir tout cela, mais la Canicule me l'interdit ! »

La commère poursuivait ses remarques :

— Mais, il faut le dire, s'il fait beau, les jours du Chien, ce n'est pas bon pour les corps. Il est

décédé beaucoup de gens cette semaine, rien que dans ma seule paroisse !

L'interlocutrice de la commère, une forte personne, porteuse d'un cabas rouge, repartit :

— Moi, je suis bouchère, vous pouvez m'en croire, les soins qu'il faut à la viande, pendant la canicule, c'est pas à dire !

Or, du vivant de l'étang, et même pendant la canicule, la salle restait fraîche, avec de petites lumières mouvantes au plafond.

CHAPITRE SEPTIÈME

ARMI les nombreux bijoux d'eau de notre province, l'étang luisait comme un double collier. Il se trouvait à peu près au centre du vaste triangle formé par le fleuve Escaut et par des rivières portant des noms d'insectes et d'elfes : les deux Nèthes, le Rupel, la Dyle, ou le Schyn (nom qui signifie : apparence ou illusion). Des ruisseaux nombreux y circulaient, dont la Beeck, où se jetait notre Gaute. Bien des canaux y étiraient leurs longs fils droits, si brillants que les rayons de lune devaient s'amuser à en tirer des sons de harpe entendus d'eux seuls.

On conçoit que, si un orage se trouvait pris dans la toile des courants aériens formés par le flux et le reflux de tant d'eaux soumises aux marées, il lui arrivait de bourdonner au-dessus de nous jusqu'à épuisement de ses provisions de mouillure et de tonnerre. C'est ainsi que par une belle matinée de mai 19..., en survint un qui tournoya vingt heures d'affilée dans notre ciel.

La foudre frappa trois fois le paratonnerre du pignon de droite. Le grand peuplier du bout du jardin, que nous nommions Joie-de-l'ouest, fut fendu du haut en bas, et des torrents d'eau ne cessèrent de se déverser. Le nez aux fenêtres, du côté de l'étang, et jusqu'aux dernières lueurs du jour, nous observions les gouttières vomissant des cascades, et les vagues de l'averse se jetant avec des claquements goulus dans le bouillonnement de l'étang. Sous les gouttières, des feuilles de nénuphars furent déchiquetées. Les roseaux n'avaient pas encore atteint leur taille. Aigus et verts, ils pointaient leurs lances contre celles des nuages violents. Si, quittant les fenêtres du côté de l'étang, nous allions à celles du jardin, nous pouvions voir la rigole, établie le long du chemin pavé, changée en torrent. Près du pont se formait une immense flaque que ne pouvait plus engloutir la conduite d'eau. Robert se précipita, râteau en main, pour en déblayer l'orifice encombré de brindilles, qui aussitôt dégorgea tumultueusement son eau.

Le soir, l'orage tenta de s'éloigner, mais il fut rattrapé par un nouveau courant, tournoya et revint, maniant toujours son rude balai de pluie.

— Que de dégâts ! s'écria tante Mimie consternée...

— Pas encore de danger pour les fruits, repartit mon père, mais pourvu que les blés ne soient pas brisés en herbe... Enfin... Puisque nous n'y pouvons rien, autant nous réjouir pour notre étang.

A cette belle nappe d'eau, objet de tant de soins, mon père pensait sans cesse... Mais les chasseurs sans songer aux ravages d'un rude hiver ne s'en remémorent-ils pas les joies ?

— Tu te souviens de l'hiver de 19... ? le nombre de canards sauvages que nous avons abattus ? Et ce passage d'oies ?

Mon père disait à M. Suremont sur le même ton :

— Mon cher, je me souviens d'un mois de juillet si pluvieux qu'on n'a pu récolter le seigle. Les épis, alourdis d'eau, touchaient le sol et regermaient. La Gaute n'a pas cessé de couler cette année-là.

— Et Servais qui doit prendre le train demain à 5 heures du matin, soupira ma mère. Les chemins seront inondés, l'orage ne sera pas épuisé.

C'est que le lendemain Servais s'en allait rendre visite à sa fiancée... Deux visiteuses, brillantes et jolies comme M^lle^ Cap et Madeleine, avaient passé huit jours dans la maison de l'île, et l'une d'elles, avant de repartir, promit sa vie à Servais.

Ainsi, pour la première fois, l'amour, sous sa forme la plus tendre et la plus apprivoisée, avait passé près de moi... Autant de différence entre Marie-Thérèse et Madeleine qu'entre les colombes blanches qui viennent manger dans la main et les libres ramiers sauvages qui nichaient dans le grand pin du bois...

Simplement, un soir qu'une tiédeur grise et parfumée se mêlait aux herbages de l'étang, Servais, rentrant du jardin avec Marie-Thérèse, dit :

— C'est ma fiancée.

Tout le monde s'était embrassé en riant et en battant des mains. Puis, ils firent à deux le grand tour en barque. Marie-Thérèse ne se mettait pas debout sur les bancs, ne faisait pas osciller la barque...

— ... Est-ce qu'elle va sauter au petit pont ?...

Non, paisiblement, la robe blanche gentiment étalée, je la vis passer sous le pont du potager, dans la nuit montante, et revenir à l'embarcadère... Oh ! comment Madeleine avait-elle eu le cœur de sauter en route.

— Demain, à 5 heures, les chemins seront inondés..., répétait ma mère.

— Vous ne pensez pas que cela va le retenir ? dit tante Mimie, et mon père riait.

— Je le conduirai à la gare, proposa Robert...

Il mettra des bottes jusque-là ; je les rapporterai. Ainsi, il pourra arriver chez Marie-Thérèse non crotté...

Servais n'était pas présent. Il préparait sa valise, dans sa chambre. La pluie, cessant de crépiter, entamait une chanson plus douce, une modulation, qui devait continuer jusqu'à l'aube.

Je pense que personne, dans la maison, n'omit de se lever dès la naissance du jour pour jeter un coup d'œil à l'étang.

Plus de pluie. La pureté d'un ciel encore imprégné de nuit bleue dorée par de petits stratus. L'étang était tout mêlé aux rives, où il submergeait des plantes non destinées à être couvertes d'eau. Des herbages ruisselants, des branches appesanties touchaient le miroir plein de buée. Des cascades de chants d'oiseaux descendaient des arbres ! Un vaste gazouillis traversé d'appels du coucou, de sifflements de merles, et dominé par la phrase des loriots ! Il fallait prêter une oreille attentive pour distinguer la voix des rossignols. Le martin-pêcheur passa sous ma fenêtre. En le suivant des yeux, je vis la grande touffe de nénuphars... Ils étaient submergés ! Ah ! l'étrange chose... comme si des canards se noyaient ! L'eau, sous le torrent d'un seul orage, avait tellement monté que les longues tiges, même en se tendant, toutes droites, n'arrivaient plus à la surface. Il leur fallut trois jours pour se rattraper.

Robert, qui revenait de la gare, me cria les nouvelles :

— Le chemin de la Station est inondé ! L'eau reflue de la chaussée ! Les fossés de l'avenue débordent ! Et tout cela est destiné à notre étang ! Le tuyau du coin se dégorge à flots !

Je l'entendis alors rentrer, ouvrir une porte, la refermer, et crier :

— Père ! Il y a de l'eau dans la cave ! Je m'en vais ouvrir l'écluse de la Gaute !

Ah ! triomphe, la Gaute, s'écouler à la fin mai !

— Attends ! attends ! répondit mon père, que nous constations d'abord si c'est bien indispensable ! Gardons toute l'eau possible, nous sommes aux portes de l'été !

Heureusement que le nid de la rousserole n'était pas détruit. Nous y avions pensé tout de suite... La première fois qu'un rossignol des roseaux nichait dans notre étang ! On le nomme Karrekiet, chez nous, par onomatopée. Son chant ressemble plus à celui de la reinette qu'à celui d'un oiseau... Sauvage à souhait, agreste, marié au bruit que font les eaux coulantes, refluantes ou courantes.

— Tu as entendu ? Une rousserole ! Une rousserole ! c'est parce que l'eau affleure les rives... parce que les roseaux sont bien fournis... Parce que le mois de mai est à la fois si beau, si ensoleillé, avec de grosses averses vite dissipées, parce que...

La nappe de l'étang, étalée parmi les arbres, devait être bien tentante, vue à vol d'oiseau, puisque le héron y descendait parfois à l'aube. Mais si prudente que je fusse, et même s'il pêchait à une centaine de mètres de la maison, l'apparition de ma tête à la fenêtre le faisait lever. Ah ! l'immense, le magnifique oiseau ! Il vole comme on rame à beaux coups d'aviron, bien réguliers, et vogue dans le bleu d'un matin d'été.

— C'est lui qui apporte le brochet, soit en frai, à ses pattes, soit dans sa fiente, répétait mon père. Moi, j'ai peuplé l'eau de tanches et de gardons, j'ai mis de la carpe... Il n'y en avait que de très grosses, du Propriétaire-Précédent... Sans toutes ces anguilles, elles se reproduiraient mieux. Les anguilles ne viennent pas du héron, elles remontent par la Gaute.

— Penser, remarquait M. Duruy, qu'elles atteignent votre petit marécage en nageant depuis les Bermudes...

Mais ma tante Mimie, qui, sur la foi de Jules, admettait que deux et deux ne fissent plus exactement quatre, refusait de croire au prodige des anguilles arrivant des Bermudes par la Gaute.

Peu après les fiançailles de Servais, un soir de juin, je voguais lentement et seule, quand Madeleine, du haut du grand pont, me héla à voix basse :

— Eh ! Minette ! Je voudrais... Oh ! je voudrais faire le grand tour ; Bobby ne vient pas ce soir. Je veux te raconter tout ! Te dire pourquoi cela n'a pas marché avec Servais...

— Parce que tu as sauté en route, lui répondis-je rageusement.

— ... Je t'expliquerai...

Elle descendit vers l'embarcadère. La fenêtre de la chambre où se tenait mes parents s'ouvrait déjà, ma mère m'appela :

— Avec qui navigues-tu là ?

— Avec Madeleine.

— Ah ? Bon. Es-tu seule, Madeleine, ou avec ton fiancé ?

— Seule. J'avais envie de faire un tour avec Minette... Vous permettez, madame ?

— Oui, pas trop tard, Minette.

Ainsi ma mère surveillait toujours tout. Ses fils, sa fillette, les servantes, les provisions... Ah ! que de travail... Elle était comme un chef de firme, qui ne tolère ni coulage, ni paresse, ni tromperie. Sinon, la firme périclitera... Heureusement, elle aimait les étoiles et les fleurs. Elle ajouta :

— Ne bousculez pas les nénuphars, et n'oubliez pas de regarder Jupiter. Il est à son moment le plus brillant.

Madeleine me parlait à voix basse, avec précipitation. Elle s'exprimait difficilement, entrecoupant son récit d'exclamations, de digressions, de reprises... Mais je la comprenais... Oh ! si bien ! Si bien que je me souviens de toute son histoire.

Le jour où elle s'était sauvée en sautant sur le petit pont, elle et Servais se querellèrent, et elle partit fâchée. La semaine penchait déjà vers le dimanche. Elle irait ce jour-là en excursion avec une bande de jeunesses, et elle y rencontrerait Bobby, qui la recherchait.

— Oh ! me dit-elle presque pleurante, je savais, je savais... Si Bobby me demandait de l'épouser je ne pourrais pas le lui refuser... On ne devrait pas aimer deux garçons à la fois, Minette, je sais, mais on perd la tête quand ils vous prennent dans leurs bras et disent des choses gentilles...

Madeleine se sentait devenir triste, elle pensait à la petite moustache tremblante de Servais... et elle décida d'aller le relancer le samedi soir, dans le pavillon d'études. Elle s'y rendrait en barque, comme Servais, pour faire comme lui, pour se rapprocher de lui par un même trajet sur l'eau. C'était facile. Arriver chez nous par le pont du potager, afin que notre mère ne se doute de rien, se glisser jusqu'à l'embarcadère, ramer silencieusement. Elle imaginait tout ce qui arriverait, ce qu'elle dirait, ce que Servais répondrait. Bien amarrer la barque à l'aune, comme Servais, escalader la berge comme lui, sans faire craquer une branche, ni froisser l'herbe ; puis frapper doucement à la porte :

« Qui va là

— Moi, Madeleine.

— Pourquoi me déranger ? Je buche mes examens.

— Parce qu'il faut que tu me pardonnes mes sottises. Servais, tout cela, c'était pour sentir ta colère contre moi. Quand tu te fâches, alors, je suis sûre que j'existe pour toi... Je t'aime, Servais.

— C'est encore pour me taquiner que tu dis cela ? Pour sauter au prochain pont, et t'enfuir ? »

Mais il ouvrirait tout de même la porte, et elle reverrait encore trembler sa petite moustache... Elle dirait alors :

« Servais, mon cher Servais, oui, je t'aime, pour de vrai, pour de bon, et je serai ta fiancée si tu veux... »

Quel danger que de tout préciser ainsi, aussi exactement, au cœur de l'âme (c'est bien le mot de Madeleine : « au cœur de mon âme... »). La moindre chose alors fait bifurquer les événements, et l'on ne peut plus se rattraper, on perd son chemin, on fait un geste involontaire et tout s'écroule.

Tout marcha bien d'abord : l'arrivée, la descente vers la barque. Madeleine se faufila sous la maison sans que personne ne s'en aperçût... Elle eut la chance de trouver la barque à l'embarcadère, et que Servais ce soir-là n'eût pas navigué... Mais les nuits d'été sont oppressantes sur une eau noire et immobile. Madeleine était pourtant si habituée à l'étang qu'elle ne fit pas une fausse manœuvre, n'accrocha pas les nénuphars, prit le tournant comme il fallait. Mais les odeurs étaient lourdes, les châtaigniers chargeaient l'air de leur fadeur sucrée et un peu collante. A mesure que Madeleine avançait, elle sentait battre son cœur de plus en plus fort. A l'idée que Servais la prendrait peut-être dans ses bras et l'embrasserait, sa gorge se serrait. Le premier contretemps survint en débarquant. Elle oublia d'amarrer la barque, qui, repoussée du pied quand elle sauta sur la rive, atteignit aussitôt l'autre bord. Oh !... Hélas ! elle avait rêvé de rentrer à deux en bateau. Servais manœuvrerait la godille très lentement, de la main droite, et, passant le bras gauche autour de Madeleine, il l'attirerait à lui. Sa tête reposerait sur le cœur de Servais. Elle entendrait battre ce cœur violemment parce que Servais serait très ému. Et voilà la barque à la dérive, tout cela était déjà manqué ! Pourtant, Madeleine gravit la berge sans bruit, trouvant sous la main les racines qu'il fallait pour se hisser. Le faible remblai lui paraissait une haute montagne. Elle émergeait d'un état confus, et devait trouver la lumière au sommet. Ainsi, chaque instant lui semblait valoir des années, puisqu'elle allait offrir à Servais toute sa vie.

— Je suis une fille trop exaltée, vois-tu Minette, me disait-elle, comprends-moi ! Quand je me monte la tête, je fais toujours ce qu'il ne faut pas faire, comme de sauter, en route, au petit pont, et je ne fais pas ce qu'il faudrait, comme d'entrer bravement chez Servais dans le pavillon et lui dire... Et tu vas voir comme j'ai été idiote... Ce qui m'a empêchée finalement ! Oui, idiote ! Et maintenant, tout est fini. Il est fiancé à Marie-Thérèse, et moi, à Bobby !

... Donc, tout en écartant doucement les buissons, il vint à Madeleine la crainte de n'oser ni frapper à la porte ni entrer. Elle s'affirmait à elle-même qu'en ce cas elle se blottirait sur le seuil et attendrait.

— Oui, j'attendrai qu'il sorte, et peut-être m'entendra-t-il vaguement, et si j'entends qu'il se lève et vient à la porte, je ne me sauverai pas...

Et plus elle se disait de telles choses, et plus elle se sentait envahie de panique...

Elle contourna la maisonnette, dont la porte s'ouvrait du côté opposé à l'étang, et alors, au moment où, parvenant à se vaincre, elle avançait déjà la main pour frapper, elle aperçut, posé sur le seuil même, un grand ver luisant brillant comme une étoile.

Il lui parut soudain que toute la nuit d'été bravée en barque, fendue dans les eaux noires, franchie malgré l'opacité des parfums, que tous les obstacles se condensaient en ce point lumineux à la fois minuscule et intense. C'était comme quelqu'un qui dit : « Chut ! » en posant un doigt sur les lèvres... Et Madeleine se dit soudain avec un excès affreux que tout la séparait de Servais, sans même penser à ce que voulait dire ce *tout* qui venait de naître de sa panique. Il lui sembla que le ver luisant était pour elle un signe comme fut pour Eve l'épée flamboyante à la porte du Paradis terrestre... Haletante elle resta, le bras tendu, tout mouvement suspendu. Alors elle entendit Servais. Il étudiait à haute voix, et des mots rugueux et inconnus venaient jusqu'à elle, des mots étrangers qui la replaçaient si loin de lui. Elle s'enfuit en pleurant.

— Sans ce ver luisant, je t'assure Minette, j'aurais eu le courage ! Je serais entrée, et tout aurait tourné autrement !

Dans notre promenade nocturne sur l'étang, au moment où Madeleine terminait cette confession, nous arrivions à l'endroit où le tournant du « Pacifique » touchait la rive très basse de la pelouse... Soudain Madeleine bondit debout sur le banc, et me prit la rame des mains :

— Regarde, dit-elle, en voilà encore deux, de ces maudites bêtes !

Répondant à l'étoile Capella, mirée dans l'eau, deux magnifiques vers luisants semblaient le rêve d'été de l'étang. Madeleine d'un vigoureux coup de rame leur envoya une gerbe d'eau pour les noyer. L'eau n'atteignit pas la pelouse, mais rejaillit en partie sur nous. Madeleine, lâchant la rame, qui roula dans l'eau, se laissa tomber au

fond de la barque, en épongeant de son mouchoir les gouttes mêlées de larmes qui l'inondaient.

— Maintenant, balbutia-t-elle, maintenant, tout, tout ce que je voulais donner à Servais, tout sera pour Bobby, et le pire, acheva-t-elle dans un souffle, tu sais, Minette, le pire ! Depuis qu'il m'embrasse, je me suis mise à l'aimer !

Moi, je ne m'épongeais point. Je laissais les gouttelettes perler à mon visage et rouler dans mon cou. Il faisait chaud et lourd. De la main j'amenais doucement la barque vers la rame blanche que l'on distinguait vaguement à quelques mètres de nous. La nuit d'été m'inquiétait déjà, et je sentais que l'étang ne suffirait pas toujours à contenter ce que Madeleine nommait le cœur de mon âme.

CHAPITRE HUITIÈME

CHÈRE Gaute des années riches en eaux, générosité gratuite, écharpe d'iris flottante à l'épaule de notre étang, joyau à son front, plume de paradisier au vent du printemps... De l'eau qui court, qui vit, qui chante. Y planter le doigt, et aussitôt un fin plissement l'entoure ; y jeter une brindille de bois sec, et la voilà qui sans voile ni moteur vogue, tangue, tournoie, aborde ou reprend son voyage... Mon amie la Gaute porte, porte les reflets de ma vie à travers autant de kilomètres qu'il y a de mois dans une année, atteint ainsi le grand Escaut ! Y aura-t-il une goutte de notre étang que tu pourras livrer aux flots de la mer ? Une seule qui restera personnellement de l'étang bien-aimé ? Arrivée à la mer, elle s'imprégnera de sel et d'iode, sous les regards de l'infini des cieux, avec des nuages qui passent comme des anges et le vent bondissant d'île en île, et... Et moi, vers où m'emporterait le courant des mois et des saisons ? Aujourd'hui j'apercevrais la mort au bout, mais alors je n'y voyais que l'amour, ou du moins l'homme qui m'aimerait. Tout quitter pour lui ? La chambre sur l'étang, le jardin miré, les deux îles, le printemps naissant sur la Gaute ? Oui, oui, tout, même cela !

Il faut que de telles pensées aient bien profondément imprégné le moment où mon adolescence s'épanouit en jeunesse, puisque aujourd'hui, après que tant d'années ont porté leurs douze mois vers l'océan des temps, les mots, pour les exprimer, se formulent d'eux-mêmes comme dans les écritures automatiques, où l'on trace dans un demi-sommeil de l'esprit des images singulières.

En ces années-là, je ne voulais recevoir le printemps que des mains de la Gaute. Elle seule parvenait à s'échapper du double anneau féerique que j'aimais et dont je me sentais prisonnière, puisqu'on est toujours prisonnier de ce que l'on aime.

Mes frères, égaillés au gré de leur carrière ou de leur mariage, n'étaient plus là... J'étais seule, avec mes parents vieillissants, dans la vie desquels les années avaient accumulé autant de reflets que dans les eaux de l'étang. Ah ! mais, moi, j'étais pareille à la Gaute, qui voulait l'Escaut et la mer.

Si léger, si fugitif que fût le premier visage du printemps, la Gaute le captait. Pour l'accueillir avant elle, j'avais beau humer l'air, tâter le vent, j'étais toujours devancée par le ruisselet d'eau active, par le saule et par le merle.

Le chemin qui longeait la Gaute passait en contre-bas d'un talus exposé au midi. Ainsi, la moindre tiédeur du soleil demeurait sa propriété, tandis que les courants froids, émanés du nord et de l'est, se perdaient parmi les broussailles confuses dont le talus était planté. La Gaute, ainsi avantagée, ainsi protégée, livrait une buée aromatique, humectant le sentier herbu. La terre y avait la couleur du ciel mouillé, et bleuissait au crépuscule. C'est à ce moment qu'il fallait tendre l'oreille. Un remuement, suivi d'un faible coassement, annonçait que les grenouilles, sûres de la saison nouvelle, quittaient leurs demeures souterraines. En prendre une en main, sentir palpiter le cœur froid, puis la reposer dans l'herbe et s'apercevoir qu'une nouvelle couleur est installée parmi les brins jaunis. Verte, l'herbe devient verte ! Atteindre le petit saule au coude de la Gaute. Rien ne donne mieux l'idée du chant du merle que ces points d'argent échappés aux becs rouges des bourgeons.

Munie du triple présent de la Gaute, du saule et du merle, je pouvais lutter avec le printemps, les élans, les désarrois, les appels, et attendre sans faiblir. Attendre quoi ? Eh ! oui, l'amour. Il me fallait bien le nommer par son nom encore mystérieux pour moi.

Au moment de s'échapper de l'étang, par la petite écluse, la Gaute riait. Si plus loin le printemps l'inquiétait, elle n'en disait pas plus que nous, qui la suivions, un beau dimanche de mai pour aller jusqu'à l'Escaut.

Lucie dit :

— Ah ! quelle boue ! et j'ai mis de légers souliers...

Madeleine était venue avec Bobby et l'aîné de ses enfants. Quand les flaques d'eau barraient le chemin, Bobby prenait le petit garçon sur les épaules... Robert était là, mais seul. Sa jeune femme détestait de se promener ainsi. Lui n'avait pu s'empêcher de refaire cette promenade. Il lui semblait côtoyer son enfance, mais il était sombre, marchait en tête sans parler à personne et frap-

pait de sa canne les herbes et les buissons pour faire s'envoler les insectes et les papillons. Lucie nous accompagnait. Lucie ? Qui était Lucie ? Qu'importe... Un être inquiété par le printemps, comme moi, comme jadis Madeleine. Madeleine montrait un visage paisible. C'est elle qui avait organisé cette promenade. Avait-elle oublié, dans la maternité, Servais et la nuit du vert luisant ?

Ainsi marchions-nous.

— Ne traînez pas, disait Bobby, si nous voulons arriver à l'Escaut pour déjeuner au Lindeboom. Le bateau de midi y amènera mon frère, sa femme et toute une bande...

Je n'aimais point le frère de Bobby. Un soir, à la terrasse d'un café, je l'avais vu cribler de morceaux de sucre un chat errant et craintif qui glissait le long du mur. Le sucre roulait dans la boue. Je ne pouvais en détacher mes yeux, ma soirée en fut gâchée. Cette chose nette, pure, cristalline, faite pour être confite parmi les fruits ou mariée à l'arôme du café s'imprégner ainsi de malpropreté !

En sortant de chez nous, la Gaute passait sous son premier pont, une large dalle bleue, permettant aux brouettes de suivre le sentier. Là, les enfants du voisinage, penchés, pêchaient la salamandre grise et le triton au ventre orange. S'insinuant ensuite entre le champ de maître Van Aelst et le pré de M. Everaerts, déjà augmentée de beaucoup d'eau, la Gaute atteignait le second pont... Un petit tunnel en brique, par-dessus lequel un chemin bourbeux desservait la ferme Van Aelst. A l'orifice de ce tunnel elle se jetait dans son premier lac : la mare aux chênes, où les plus vieux, les plus noueux têtards mêlaient depuis cent ans leurs feuilles astringentes, leurs glands et leurs galles. Une eau noire et amère... Elle semblait se refuser perpétuellement au printemps, mais dès mars une telle profusion d'anémones en éclairait les bords, fleurissant même parmi les racines que, cédant à la douceur, les chênes éclataient en bourgeons... Le matin de notre promenade avec Madeleine et Bobby, je les remarquai : étaient-ce les mêmes que je venais parfois regarder au crépuscule d'hiver, parce qu'ils ressemblaient alors à des danseurs sorciers métamorphosés en arbres ?

La Gaute sortait de cette mare astringente aussi claire qu'elle y était entrée. Plus loin, une grande prairie en forme de quadrilatère, bordée de hauts peupliers, l'imprégnait d'une boue ferrugineuse. L'eau, toujours aussi pure, puisqu'elle déposait le fer à mesure, courait sur un lit de rouille, comme au Klondike, pensions-nous, l'eau courait sur de l'or.

— La dernière fois que nous avons suivi la Gaute, dit Madeleine, c'était... elle s'arrêta et se reprit : c'était au mois de mars...

Et comme Bobby la regardait, elle ajouta :

— L'année qui a précédé nos fiançailles, Bobby !

— Avec Servais et les autres, je suppose ? remarqua ironiquement Bobby.

Madeleine mit le pied violemment, et à dessein, dans une flaque d'eau qui rejaillit, et elle dit rudement :

— Oui, avec Servais. Et on s'est bien amusé ce jour-là.

— Si tu comptes sur moi pour te payer de nouveaux souliers, dit Bobby.

Il rattrapa Robert, qui marchait toujours en avant. Nous, les trois femmes, Lucie, Madeleine et moi, nous suivions en silence.

Il fallait parfois s'écarter de la Gaute, qui passait par des propriétés clôturées.

— On finit toujours par la perdre en route, remarquai-je.

Madeleine sursauta :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on finit par perdre en route ?

— La Gaute, qui est devenue la Beeck... La fameuse fois, avec Servais et les autres, on l'a perdue après Kleidael, parce que personne ne voulait franchir le gros ruisseau. Et après on suit la chaussée, et quand on demande : « Eh ! bien ? La Gaute ? *Où* se jette-t-elle dans l'Escaut ? » on vous répond d'un geste vague : « Là ! par là, après avoir coulé par les briqueteries... » Tu as vu son arrivée à l'Escaut, toi, Madeleine ?

— Ah ? l'Escaut ? Non... non...

— Madeleine ! Tu es dans la lune. Tu ne te souviens pas de l'autre fois ?

— Oh ! murmura-t-elle, tout cela est tellement oublié, maintenant, tu sais bien que je suis quelqu'un qui saute en route au premier pont !

Elle rit de son rire éclatant, courut, rattrapa Bobby, tira le petit Alain par le bout du pied et dit :

— Tu n'es pas fatigué de le porter, Bobby, parce que moi, je pourrais aussi...

Bobby, soudain pacifié, la regarda et sourit.

Montrant du doigt un édifice dont la tour dépassait les toitures, Robert dit :

— L'abbaye de Saint-Bernard... Tu sais ? Le vent du dégel nous amenait le son de ses cloches...

Robert parlait déjà au passé de l'étang, car il n'habitait plus dans l'île...

— Tiens, et voilà la Beeck, là, en contre-bas des peupliers, derrière cette ferme. Moi je l'ai suivie un jour à travers barrières, barbelés, clôtures, propriétés... Elle passe par des mares, reçoit pas mal d'eaux polluées par les usines, et gagne l'Escaut dans une sorte de crique vaseuse, commandée par une lourde écluse, avec une grande vis dressée en l'air et qui sert à manœuvrer une trappe qui retient ou lâche les eaux, ou capte celles de la marée haute.

Lucie me dit :

— Tu avais assuré que c'était joli jusqu'au bout ?

Je haussai les épaules :

— Oui, je croyais... Peut-être que Robert a mal vu, un jour de marée basse, où quand il était de mauvaise humeur comme aujourd'hui... C'est parce que Simone n'a pas voulu l'accompagner. Ils sont têtus tous les deux.

La digue du fleuve atteinte, nous trouvâmes la guinguette et ses tables rustiques sous les tilleuls taillés et feuillus de neuf.

Ainsi, avant d'atteindre l'Escaut, la Gaute se perdait parmi les usines et les criques ? Qu'est-ce qui resterait de moi quand, m'échappant du logis dans l'île, je voudrais aller jusqu'à la mer ?

Là-bas, arrivait le bateau d'Anvers. Le frère de Bobby, sa femme, des amis. L'un d'eux portait une guitare et chantait doucement en s'accompagnant.

C'est ainsi qu'à cette place, la Gaute et l'Escaut se rencontrèrent. Le matin de mai m'y avait doucement menée ; m'épargnant de franchir des clôtures et de me déchirer aux barbelés. Le soleil semait des millions d'étincelles dans le fleuve, et, alors qu'un seul ver luisant avait suffi à séparer Madeleine de Servais, le torrent de lumière remuée par l'hélice du bateau nous emporta l'après-midi dans la direction de la mer, avec des clapotis et des battements, comme si toute l'eau de l'Escaut applaudissait à la joie irrésistible qui s'emparait de moi.

Un soir que, penchée à la rampe du pont, je n'étais plus seule à dénombrer les étoiles et les vers luisants mirés dans l'eau, l'étang, dans l'obscurité, confondit deux reflets.

— Alors, me dit cet automne-là Marie Fossé, alors, tu t'embarques dans la nacelle des épousailles ?

— Oui, Marie.

Et Gros-Louis ajouta :

— Je puis me tromper, mais à mon avis, en ce qui me concerne, tu as l'âge.

Le vieux Maître-du-logis-dans l'eau, qui reliait des livres et souhaitait les années pluvieuses, s'endormit un matin d'été dans la paix du Seigneur. Alors vint bientôt un nouveau Maître-du-logis-dans-l'eau. Il arrivait des bords de l'Escaut et il aimait à chanter.

CHAPITRE NEUVIÈME

Quand M. Delion, ami du nouveau Maîtredu-logis, et conseiller provincial tout comme M. Suremont, annonça l'électrification de la ligne de chemin de fer de Bruxelles à Anvers, personne n'exprima de craintes pour notre étang.

— Au lieu, disait M. Delion, au lieu de vous impatienter devant la barrière fermée du passage à niveau en vous rendant à M..., là, à cent mètres de votre habitation, vous passerez confortablement sur un solide viaduc, car, vous le savez bien, puisque l'eau de la chaussée afflue vers votre étang les jours de forte pluie, le sol y est plus haut. Les trains passeront dans une tranchée. Quatre mètres au moins.

— Tiens ! (Je pensai au M. Suremont de mon enfance.) Tiens ! autant de mètres qu'il en faudrait à la mer pour se mettre au niveau de notre étang.

— Et vous aurez un point d'arrêt du train électrique non loin d'ici. Vos fils n'auront plus aucune difficulté à se rendre chaque jour à l'Université. Bruxelles est à portée de la main. Ah ! le progrès, chère Madame, le progrès !

A ces mots je revoyais les yeux gris clairs de ma mère luire de mécontentement, et je l'entendais dire :

— Ah ! le progrès, le progrès... Ils finiront par provoquer des catastrophes avec leur progrès !

Et en cela, mais seulement en cela, tante Mimie et Jules étaient d'accord avec elle. Mon père, trop sage pour se prononcer, disait :

— Il faudra voir.

Si l'électrification d'une ligne de chemin de fer est le progrès, oh ! alors, nous avons vu.

— Qu'est-ce que c'est que ces coups de pistons continuels ?

— C'est la pompe. Une énorme pompe électrique, on assèche le sous-sol pour établir les fondations du viaduc. Tu comprends, ils sont en plein dans l'eau !

— Ah ! Ils assèchent ?

Moi seule, à cause de mon passé lié à l'eau, à cause de mon amour d'enfant pour l'étang, j'éprouvais une vague appréhension...

On était en septembre, et après un été lumineux et peu orageux, l'étiage était bien bas. Contre la rive, des touffes de nénuphars s'étiolaient et, couchées sur la vase, les belles feuilles se corrodaient de taches jaunes et de trous noirâtres. Mais en septembre il n'y a pas là de quoi s'inquiéter. Les bonnes pluies d'automne réparent bientôt les dégâts de l'été.

— Ce qu'ils pompent ! Va donc voir. On a établi deux rigoles. Naturellement, tout cela file jusqu'à l'Escaut.

— Et l'étang ?

— Quoi, l'étang... Ne sommes-nous pas aux portes de l'automne ?

En attendant, septembre chauffait délicieusement les éteules sur les champs, les fruits dans les arbres. A peine si au lever du jour une légère buée permettait au soleil de lancer quelques rayons dorés à travers les arbres encore verts et joyeux. Tous les parfums de septembre s'en donnaient. Ils viennent surtout des champs où l'on se hâte tant de labourer, l'août fait. Les tracteurs passaient dans une poussière lumineuse, les dernières pêches et les premières poires fines fondaient aux lèvres des enfants, les noisetiers de l'île portaient leurs avelines, mais on ne pouvait déjà plus les cueillir en se glissant sous les branches et sur les eaux. L'ancienne barque avait disparu pendant la guerre ; mais la nouvelle

génération l'avait remplacée par des canoes légers tout en lattis et toiles à voiles goudronnées. Chaque jour, la pompe électrique continuait à marteler l'air, et l'eau à descendre. Bientôt, le grand tour fut à sec, puis l'île cessa d'être une île, enfin le Pacifique commença de se rétrécir...

Les poissons s'y concentraient... Le fils aîné et le fils cadet, la fillette et les cousins, tous tâchaient de capturer les brochets, afin de protéger le grouillement des gardons et des jeunes tanches...

— Les nénuphars, ce n'est rien, disait-on, ils reprendront au printemps prochain, quand l'hiver aura réparé les dégâts. Les fondations du viaduc sont presque établies ; alors on cessera de pomper, et le niveau se rétablira...

— Mais si la gelée vient, l'eau est si peu profonde que le poisson gèlera !

— Bah ! tu vas voir... Nous sommes aux portes de l'automne.

Le soleil se levait dans l'azur et l'or, chauffant l'eau, déjà si réduite, si peu profonde que la nageoire dorsale des grandes carpes dépassait la surface.

— Tu te souviens ? dit le Maître-du-logis. Tu te souviens ? Au début de la guerre, quand on menaçait de raser le jardin, quand le génie militaire voulait détruire la maison pour dégager le champ de tir du fort ? Nous disions : « Une chose au moins nous restera, l'étang, ils ne pourront pas supprimer l'étang... »

Eh ! oui. Nous pensions la pérennité de l'étang assurée. Un arbre meurt, une maison peut être démolie, incendiée... Un étang ne saurait disparaître.

Aux portes de l'automne ! La Balance s'établit dans le ciel, puis se mit à pencher du côté de l'ombre, mais les nuages ne penchèrent pas encore du côté de la pluie. Nous l'appelions de tous nos vœux. Il fallait qu'elle survînt à temps pour sauver les poissons... Après, le viaduc établi, on cesserait de pomper. Mais les poissons ! leur grouillement se faisait désespérément épais. La pluie ! puisse venir une bonne pluie chaude. On rappelait les qualités d'une bonne pluie automnale, on en parlait, comme mon père, au temps de mon enfance. De longs fils droits tendent une chaîne, comme sur un métier à tisser, et des souffles transversaux humides et odorants viennent ourdir la trame, ainsi s'établit cette belle étoffe nourricière des mois du déclin, ce voile pluvieux qui lave tout de l'émoi trop puissant de l'été et de la poussière encrassant l'atmosphère. Tout lui répondra : les gouttières, même si elles doivent ne plus couler que sur la vase molle, rejoindront la pauvre réserve du Pacifique, on déblaiera les anciennes conduites d'eau... on pratiquera des rigoles du bord vers la nappe du milieu... on...

Enfin, le baromètre se mit à baisser et la radio annonça une tempête du nord-ouest.

— Du nord-ouest ? Ce sont les bonnes, froides, solides, elles vont précipiter l'accomplissement de l'automne...

— En attendant, disait M. Delion, ce temps sec si tenace a fait gagner des mille et des cents à l'entrepreneur, là-bas !

Un peu après le lever du soleil, on vit accourir de fortes nuées gris de fer.

— Ça y est ! ça y est, maman ! le poisson sera sauvé, il était temps !

— Ils doivent rager, là, à la pompe, dit le fils aîné d'un air satisfait. Ce qu'il va en tomber !

La buée couvrit les vitres, tant les nuages amenaient de froid, et une averse furieuse se mit à gifler les toitures, à sonner dans les chemins, à s'écraser sur la pelouse roussie. Les lichens des vieux châtaigniers n'en pouvaient plus de boire, d'onduler, les troncs de ruisseler, les feuilles reconnurent l'automne et tombèrent lourdement à force de mouillure. Le bout d'étang survivant bouillonnait...

— Quelle saute de la température, remarqua le Maître-du-logis... Il faudra faire du feu dans la salle. Le thermomètre tombe de 20 à 6 degrés !

Les fils, vêtus d'imperméables, coururent à l'étang pour observer le poisson sous l'averse...

— L'eau s'est déjà élargie, criaient-ils, les poissons s'agitent terriblement. Ils ont l'air fou.

Un soir violent tomba rapidement sur ce temps violent. On verra demain si l'averse a vaincu la pompe électrique, disions-nous...

Le lendemain, les poissons moururent.

Le refroidissement de l'eau avait été trop brusque. Ils flottaient roidis, le sang aux ouïes.

Les pêcher, tout de suite ! les ôter de leur flaque, sinon, les quelques petits qui ont échappé crèveront aussi...

Le triste travail... Voilà les carpes qui datent du Propriétaire-Précédent, en voilà d'autres, adolescentes, si belles, aux tons dorés, voilà le brochet qui garde dans la mort son air rebelle et cruel. Les anguilles aux ventres gras et jaunes se sont défendues du froid par une sueur de glu ! Voilà les gardons argentés... Que fera l'alcyon au printemps prochain ?

De même que M. Delion a succédé à M. Suremont, un Jérôme amateur de poisson a succédé à Gros-Louis, amateur de pêche. Jérôme exprime les mêmes sentiments que Gros-Louis, mais avec d'autres paroles. Il ne dit pas :

— A mon avis, si je ne me trompe, en ce qui me concerne...

Il jure tristement, sur un ton désolé :

— Ah ! Dieu-damne, de Dieu-damne, de...

Mais le vocabulaire de Valérie, qui succède à Marie Fossé, n'a pas changé : elle aussi s'exclame :

— Cher ciel ! Oh ! céleste vertu !

La pompe ayant terminé son travail, il est exact que l'eau remonta peu à peu jusqu'au printemps suivant, mais elle n'atteignit ni le grand pont, ni la maison, qui ne devait plus jamais retrouver son reflet... Le huit de jadis fut réduit à deux buttes de terre boisée, délimitées par des ravines boueuses... Si la pompe d'assèchement ne fonctionnait plus, les deux rigoles de drainage établies le long des voies à quatre mètres de profondeur continuèrent la saignée... Le sous-

sol se trouva vidé de sucs, tari d'humidité. Les pluies nourrissaient encore superficiellement l'humus, et, ainsi, les plantes et les jeunes arbres vécurent, mais les vieux arbres tout comme les poissons moururent. Ils ne pouvaient plus s'habituer à chercher leur boisson ailleurs que dans la couche de terre à laquelle ils puisaient depuis cent années...

Le Pacifique lutta longtemps... Nous l'aidions de notre mieux. On creusa un petit bassin d'approfondissement au milieu de l'étendue boueuse où jadis les plus hauts arbres baignaient leurs reflets jusqu'à la cime ; on protégea un survivant des nénuphars, et le centre de l'étang fut encore fleuri pendant plusieurs années... Mais le drainage le long des voies ne cesse jamais et produit, finalement, un déficit. L'eau baisse :

— Dieu-damne, Dieu-damne, jure Jérôme-le-pêcheur.

Et, comme il possède sa ferme et de la terre, il ajoute :

— C'est comme les impôts... ça finit par vider tout !

L'eau baisse encore aujourd'hui et si l'on creuse un puits il faut aller à sept mètres pour trouver l'eau...

Les poules d'eau sont parties, le héron passe haut dans le ciel, le dernier nénuphar est mort.

Les roseaux seuls existent. Ils parlent comme ceux de Midas. Ils se souviennent de tout, de la vie de deux générations, mirée dans l'eau dont ils se nourrissaient, de la fenêtre d'où l'on pouvait se voir dans l'étang, des visites de la Pluie Tranquille, de la chanson des Rois sur le pont.

Si l'oiseau Alcyon ne revient plus, le rossignol chante fidèlement en chaque printemps.

Alors, je répète avec lui :

— Et le monde finira avant que j'oublie.

CHAPITRE DIXIÈME

Le Maître-du-logis ferme le livre qu'il lit, secoue sa pipe et se lève. La soirée est avancée. Il ouvre la porte du jardin, un souffle encore tiède, humide, chargé du parfum des feuilles mortes lui caresse le visage. Il appelle sa femme : « Viens sentir l'automne ».

Silence. Pas de vent, pas de pluie, pas d'étoiles. Obscurité parfaite sauf du côté de la grande ville, un lointain reflet de néon.

Le Maître-du-logis rentre, il tire les volets, tourne la clef dans la serrure. Les enfants sont mariés ou absents. Le Maître-du-logis et sa femme ont l'âge de l'année. Avant de monter l'escalier, ils écoutent encore un moment le silence : « Oui, les tâches de la journée sont accomplies ; nous pouvons nous coucher et dormir ».

C'est alors qu'un bruit léger les atteint. Cela vient de la cuisine. Qui peut bien être à la cuisine ? La jeune servante est au cinéma... Et puis, on dirait une petite crécelle...

— Allons voir.

La cuisine, vide, avec un restant de tiédeur qui rayonne de la cheminée. Ce n'est plus un âtre, non, mais c'est encore ce qui a succédé à l'âtre. Un poêle de Louvain, ornementé de cuivre et de nickel. La petite chanson vient de la cheminée.

Le Maître-du-logis et sa femme écoutent, ravis.

— Un grillon, dit-il.

— Un grillon, dit-elle.

Puis ils se taisent. Voilà la nuit, la solitude et le silence de la maison peuplés parce que la minuscule bestiole chante.

D'où vient-il, ce grillon ? Jamais encore il n'y en eut un dans cette cuisine !

— Peut-être, dit la femme, est-ce parce que nous n'avons plus de chat.

— Comment sait-il que nous n'avons plus de chat ? Peut-être parce qu'il n'y a plus d'étang.

— Comment sait-il qu'il y a au fond de la cheminée une fente dans la maçonnerie où il puisse s'installer pour chanter ?

— Il est entré, parce que les nuits fraîchissent...

— Par où est-il entré ?

Les deux n'ont plus envie d'aller se coucher. Ils écoutent.

De la chambre, dont ils ont laissé la porte ouverte, l'horloge répond au grillon. Ils étaient tellement habitués à l'horloge qu'ils ne l'entendaient plus. Maintenant, parce que le grillon chante, ils écoutent le rythme de l'horloge aussi. Elle va très lentement, et le grillon chante très vite ; néanmoins, ils s'accordent parfaitement.

— Pourquoi, dit-elle encore, pourquoi le bruit de crécelle de cet insecte nous plaît-il ainsi ?

— Pourquoi dit-on qu'il porte bonheur ? répond le Maître-du-logis.

Pendant la nuit, le temps change et la solitude change. Au fond de leur sommeil, les deux ont vaguement entendu rentrer un de leurs fils. La petite servante revient du cinéma et fait claquer la porte de la cuisine. Ils ont aussi entendu le temps changer et le vent, allié à la pluie, secouer la fenêtre fermée et pénétrer par la porte ouverte du balcon.

En s'éveillant, le matin, ils voient le plancher de leur chambre jonché de feuilles mortes.

Le Maître-du-logis les montre du doigt :

— Comme le grillon, dit-il, elles sont entrées pour échapper à l'automne.

— Comment savent-elles que l'automne va régner, dit-elle...

Les voilà descendus. La jeune servante apporte un liquide noir qu'elle dénomme café. Elle a le visage rayonnant, elle rit, elle s'écrie :

— J'ai un grillon à la cuisine !

— Nous l'avons entendu hier soir, disent-ils, tout fiers d'avoir été les premiers.

On entend descendre le fils. Il se hâte, il est encore dans l'escalier qu'il les hèle déjà.

— Avez-vous entendu le grillon, hier soir ?

On ne dira rien à la fille de la maison lorsqu'elle rentrera. Elle a logé chez une amie. Elle lit sur les visages :

— Qu'y a-t-il ? On dirait que quelque chose vous amuse ?

— Nous ? Mais non, mais non...

Au crépuscule, elle sort, elle s'en va à l'étable, s'occupe comme d'habitude des lapins, des poules, des chèvres. Elle chante, parce qu'elle a toujours entendu chanter son père. Et aussi parce qu'elle est jeune, joyeuse, et que ces rafales de pluie et de vent chaud lui plaisent. Elle chante comme le grillon... Mais elle chante si fort qu'elle n'entendra pas, et la surprise sera manquée...

La mère écoute.

Non, la surprise n'est pas manquée. Soudain, la revoilà, en trois bonds, dans la chambre :

— Un grillon ! Un grillon à la cuisine !

Tous écoutent encore la chanson paisible du grillon.

Puis la jeune fille qui chantait dit encore :

— Croyez-vous qu'il restera ?

Elle est la seule qui exige qu'un instant agréable continue, parce qu'elle est la plus jeune.

Les deux, qui ont l'âge de l'automne, disent :

— Eh ! oui, sans doute, pourquoi partirait-il, s'il a choisi ce foyer pour chanter ?

Mais, au fond, ils savent que le grillon est semblable au bonheur. Il entre, on ne sait pourquoi, s'installe, chante et restera peut-être. Peut-être partira-t-il demain. L'horloge lui répond. Elle marque les moments heureux, ou plutôt elle les mesure :

— N'allez pas dormir trop vite, les soirs où le grillon chante, écoutez-le encore, encore, encore... respirez les fugitifs et délicats parfums de l'automne, jusqu'au fond de l'âme, encore... encore... Quand le bonheur fuira, ce sera comme pour l'étang, il ne vous en restera au cœur que les reflets.

(Les illustrations de ce numéro sont de Jean RESCHOFSKY.)

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Au cours de cette guerre dont on assurait si naïvement qu'elle serait la dernière, un jeune caporal d'infanterie avait, comme tant de camarades, gonflé de notes un carnet qui ne le quittait jamais. Ce soldat n'était pas seulement un écrivain d'occasion révélé brusquement à lui-même par l'aventure à la fois extraordinaire et sordide dans laquelle il était jeté. Et les notes peu à peu s'ordonnèrent en un vrai livre, un de ceux dont la matière est tirée d'une réalité vécue par l'auteur mais transposée, ordonnée d'après des règles impérieuses quoique jamais formulées, un de ces livres enfin qui sont une « somme » et dans lequel chacun des modèles, proches ou lointains, peut se reconnaître.

Un jour que notre régiment remontait aux tranchées — c'était dans l'Aisne, je me souviens — une sorte d'apparition m'a bouleversé (raconte aujourd'hui notre caporal). *Nous nous dirigions vers Pontavert par les champs en friche et les hameaux déserts et, ployé sous le sac, perdu dans la poussière, je regardais ces tombes de soldats dont la route était jalonnée. Toutes pareilles : une bouteille au pied, pour retrouver le nom, et une cocarde au cœur ainsi que les conscrits. Plus nous approchions des lignes, plus il y en avait. On eût dit que tous les morts de la plaine étaient accourus pour nous souhaiter bonne chance. Ils se pressaient le long du talus, agitant leurs képis, brandissant des feuillages, et j'eus soudain le sentiment que, penchés sur nos rangs, ils y cherchaient déjà ceux qui allaient les rejoindre. Je n'ai pas frissonné. Je n'ai pas pensé à moi : peut-être croyais-je à ma chance... Mais en regardant d'un côté toutes ces croix dont les mains se joignaient et de l'autre tous ces jeunes hommes qui portaient au poignet ou au cou leur plaque individuelle pour permettre de reconnaître leur cadavre, j'ai brusquement compris que morts et vivants ne formaient qu'une seule armée sous un unique emblème : des croix de bois. Mon livre avait trouvé son nom...*

Publié en avril 1919, le récit de Roland Dorgelès devait rendre brusquement célèbre son auteur. Non seulement à cause de ses qualités littéraires intrinsèques mais parce que survivants et témoins de la tourmente de quatre années se sentaient comme placés devant un miroir : les premiers y retrouvaient leurs souffrances et leurs espoirs ; les autres y voyaient s'édifier le visage vrai et sans fards d'une épopée, la dernière de son genre sans doute. Jusqu'alors, il n'y avait vraiment eu que *Le Feu* de Barbusse pour ainsi « prendre aux tripes » le lecteur. Et quels que furent les innombrables livres qui lui succédèrent, le roman de Dorgelès devait rester à la fois une œuvre littéraire magistrale et un témoignage d'un accent unique et d'une bouleversante authenticité.

Ce n'est point pour fixer un point d'histoire littéraire que je rappelle tout ceci. Mais la guerre que nous venons de vivre a tellement eu d'historiens déjà, ses aspects sont devenus si familiers, même aux plus jeunes générations, que celle de 1914-1918 se dessine, qu'on le veuille ou non, sur un horizon plus légendaire que réel.

Et c'est bien pourquoi le dernier livre de Roland Dorgelès : *Bleu horizon* (Albin Michel, édit.) est si précieux. Il ne s'agit point de souvenirs réchauffés ni d'une réalité reconstruite — et embellie — trente ans après. On dirait plutôt que l'auteur des *Croix de bois* a voulu vider ses dossiers et sa mémoire de toutes les images pathétiques qu'ils contenaient encore. (Et je ne parle pas seulement des nombreuses photographies ou des reproductions de dessins qui illustrent *Bleu horizon* et dont le caractère presque surnaturel nous va droit au cœur...) C'est en même temps, pour l'auteur, l'occasion de confronter ces images avec le monde d'aujourd'hui, de les sortir de leurs cadres, d'en épousseter l'impalpable poussière qui s'y est déposée...

Les premiers chapitres, certes, ne sont que de légers croquis crayonnés en marge des *Croix de bois*. Mais, peu à peu, le ton s'élève, la voix se fait plus grave et recueillie : c'est afin de mieux évoquer ces morts dont les noms seraient aujourd'hui dans toutes les mémoires si les hommes qui les portèrent n'avaient été fauchés si jeunes. « *Que reste-t-il d'eux ?* » se demande Dorgelès en évoquant cette plaque du Panthéon où sont gravés les noms des cinq cents écrivains tués à la Grande Guerre. « *Ces lettres dans la pierre : c'est tout...* »

Dans ce chapitre, l'un des plus émouvants de *Bleu horizon*, Dorgelès ressuscite le visage de quelques-uns de ces cinq cents, qui furent ses amis. Des poètes surtout. Leur œuvre littéraire était encore mince lorsqu'ils partirent pour les tranchées, et rares sont ceux qui, comme Pellerin ou Jean-Marc Bernard, ont les honneurs des anthologies. Mais grâce à Dorgelès les voici vivants à nouveau et proches de nous, comme cet André du Fresnois, par exemple.

Je l'ai quitté le soir du 1er août, écrit Dorgelès. « *Ouf, m'a-t-il dit, je viens d'écrire mon dernier article !* » Hélas ! c'était vrai...

Oui, trente ans après les *Croix de bois*, *Bleu horizon* est un livre qui, dans l'œuvre de Roland Dorgelès, vient de s'inscrire d'une manière éclatante...

Cette jeune femme, native de l'île Maurice, rejoint les Forces Françaises libres à Londres, après l'armistice. Elle est parachutée en France en 1944. Arrêtée par la Gestapo et dirigée sur l'Allemagne, elle s'évade au cours du trajet. Après la guerre elle devient correspondante de guerre en Orient. Démobilisée, elle prend du service dans ce nouvel ordre de chevalerie qui s'appelle « les hôtesses de l'air ».

Il semblerait qu'une telle carrière — dont l'héroïne est entrée dans la légende de la Résistance sous le pseudonyme de Marie-France — prédisposât à une vocation littéraire et que les récits d'une femme au caractère si admirable doivent, par l'un ou l'autre côté, forcer notre attention. Par une pudeur bien compréhensible, Alix d'Unienville se borne à nous mettre sous les yeux son « Journal d'une hôtesse de l'air ». *En vol* (Albin-Michel, édit.) est strictement consacré au nouveau métier de « Marie-France » et aux expériences que ce métier lui propose. On se doute

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

que le caractère foncier de cette jeune femme doit, *a priori*, transparaître dans le « Journal » qu'elle s'amuse à tenir. Et, tout d'abord, le lecteur est amusé ou intéressé pour deux raisons : le personnage de l'auteur, comme je viens de le dire ; l'alacrité et la désinvolture, pétillante d'intelligence, qu'elle met à nous conter ses anecdotes.

Bien vite, cependant, ces pages, tout alertes que soient chacune d'elles, n'évitent pas les pièges de la monotonie. Si peu que l'on soit usager des lignes d'aviation, on sait que rien ne ressemble plus à un voyage aérien qu'un autre, si ce n'est la plus ou moins grande durée qu'on met à l'accomplir. La seule chance que l'on puisse avoir d'y rencontrer du pittoresque est l'accident ; c'est, Dieu merci, beaucoup plus rare qu'on ne croit. Littérairement parlant, l'aviation est un faux « bon sujet » ; presque aussi mauvais que le rail. Depuis Zola ou Saint-Exupéry, qui en ont été les chantres épiques, on ne voit pas très bien ce qu'on pourrait en sortir de neuf ou d'émouvant.

Cela dit, l'apport d'Alix d'Unienville à la littérature de l'aviation n'est pas négligeable. Il fait fort bien ressortir « ce passage à la fois heureux et décevant du monde de l'aventure à celui du transport banal ». Il déçoit à cause de ses contraintes propres ; il n'en reste pas moins un document précieux sur une époque qui paraît déjà dépassée.

POUR découvrir les Cévennes, R.-L. Stevenson, qui ne se doutait guère alors qu'il serait un jour l'immortel auteur de *L'Ile au trésor*, enfourchait un âne. Sacrifiant à peine aux progrès de notre âge mécanique et s'étant mis en tête de parcourir la province française en reporter de la littérature, Raymond Dumay s'est contenté d'un modeste vélomoteur. Mais cet engin dont on ne peut évidemment s'attendre à ce qu'il pulvérise sur les routes des records de vitesse lui a permis de faire le plus charmant voyage qui soit.

Certains touristes parcourent les routes avec l'intention de visiter des églises, des musées, des auberges. Romancier, rédacteur en chef d'un périodique littéraire fort apprécié, Raymond Dumay est parti à la recherche de ces violettes de la littérature que sont les écrivains de province restés fidèles à l'horizon de leur terroir, et que ne tentent guère le tapage de Saint-Germain-des-Prés, les intrigues journalistiques ou de maisons d'édition. Mais comme la France c'est tout de même assez vaste, l'auteur de *L'Herbe pousse dans la prairie* a fait une première randonnée en Bourgogne (il en est originaire) ; puis il a remis ça avec l'Aquitaine.

Je me méfiais, je l'avoue — n'ayant pas lu le premier — de ce livre-carnet de bord qu'il nous présente aujourd'hui sous le titre : *Ma route d'Aquitaine* (Julliard, édit.).

J'avais tort. S'il a des précédents illustres, Raymond Dumay ne les évoque que par l'esprit ou par une même manière alerte et juvénile de s'intéresser aux êtres rencontrés sur sa route. De Nantes à Bordeaux puis à la Rochelle, il était parti à la recherche des écrivains de province, célèbres ou méconnus. Comme il le dit fort bien, il découvrit « des personnages ». Belle aubaine pour un romancier. Belle aubaine surtout pour un chroniqueur.

Et c'est tout naturellement que Raymond Dumay, ayant achevé son tour d'Aquitaine, se trouva en possession d'un livre. On imagine qu'il l'écrivit d'un jet, avec ce même allant qu'un conteur-né met à fignoler un récit sans presque s'en douter. Le plaisir du lecteur — faut-il le souligner ? — est à la mesure de ce naturel.

UN livre prodigieux, dit André Gide du roman de James Hogg, écrivain anglais (1770-1835) pratiquement inconnu des Anglais eux-mêmes et dont la *Confession du pécheur justifié* (Charlot, édit.) vient d'être révélée au public français par une excellente traduction de Dominique Aury... Il arrive aux plus grands écrivains que l'expression dépasse leur pensée, et l'on ne peut en vouloir à Gide d'attirer notre attention — même au prix d'un superlatif — sur une œuvre tout de même étonnante à plus d'un titre.

Si James Hogg avait voulu écrire la vie d'une sorte de « trotzkyste » de la Religion réformée, il ne réussirait à nous intéresser aujourd'hui que par les concordances plus ou moins lointaines avec notre actualité. Et l'on aurait beau jeu de dénoncer le caractère artificiel de cette exhumation. Mais il semble à un lecteur non prévenu en faveur des mystiques — quelles qu'elles soient — que le principal caractère de ce livre s'est effacé avec le temps : il nous intéresse fort peu de savoir que ce « pécheur justifié » illustre une secte pour laquelle aucune œuvre, si bonne soit-elle, ne mène au salut si, désigné par la Grâce, on n'est, par le fait, à l'abri des conséquences du péché (même lorsqu'on le commet). C'est le personnage en soi et la vigueur avec laquelle on nous le rend présent qui nous retiennent comme ils en viennent très vite à nous passionner. Il en est de même pour cette liberté furieuse dont ce héros ne cesse de témoigner et dans laquelle notre temps reconnaît bien de ses aspects.

Comme l'avers et le revers d'une médaille, les deux parties du récit de James Hogg sont indissolublement liées. On nous présente d'abord des événements qui semblent s'enchaîner les uns aux autres, familièrement, mais où l'on ne tarde pas à reconnaître ce courant de fantasmagorie insidieuse qui a fait la fortune des « romans noirs » lorsqu'ils furent redécouverts par les surréalistes. On ne manque pas non plus de nous laisser entendre que le diable en personne pourrait bien y être pour quelque chose. Puis, brusquement, sans lui céder tout à fait la parole, on fait raconter les mêmes événements par le « pécheur justifié » soi-même... On devine sans peine à quels extraordinaires effets de romanesque une semblable technique peut conduire...

Imagine-t-on un conte de fées qui ne soit pas rose ? C'est pourtant ce qu'il faut tenter de faire si l'on veut ne pas être déçu par *la Confession du pécheur justifié*. Cette lecture n'en demeure pas moins un plaisir intellectuel d'une très haute qualité.

JEAN SALVATOR, cousin de cet archiduc d'Autriche, Rodolphe, qui doit sa célébrité moins au drame de Mayerling qu'aux innombrables récits ou films qui l'ont popularisé, renonça en 1889 à son rang et à ses dignités, prit le nom de Jean Orth et disparut. Sans doute avec une belle Viennoise qu'il aimait d'un fol amour...

Telles sont les principales données historiques de la vie de Jean Salvator. On avouera que rien n'est plus romanesque et qu'on peut bâtir sur elles un roman de la meilleure tradition. C'est ce qu'ont fort bien réussi Suzanne Normand et Jean Acker avec *Vagabond impérial* (Les Editions de Paris). Comment être insensible à leur évocation de la Vienne des derniers souverains, surtout lorsque les auteurs réussissent à faire flotter entre les lignes de leur récit tant d'airs de valses et à nous rendre sensibles tant d'odeurs de pâtisserie ?

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur nº 117.